This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Can 10318.1.30

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

THOMAS WREN WARD

Late Treasurer of Harvard College

The sum of $5000 was received in 1858,
"the income to be annually expended
for the purchase of books."

LITTERATURE CANADIENNE

UNE APPARITION.

ÉPISODE DE L'EMIGRATION IRLANDAISE AU CANADA,

PAR

Eraste d'Orsonnens.

Montreal :

IMPRIMÉ PAR CÉRAT ET BOURGUIGNON,
No. 78, Rue Notre-Dame.

1860.

Am 1C 318.1.30

236011

HARVARD COLLEGE
MAY 16 1916
LIBRARY.

Ward fund

SEP -7 1916

Enrégistré au bureau du Régistrateur Provincial conformément au Statut intitulé : " Acte pour protéger la propriété littéraire."

A MM. LES PROPRIÉTAIRES

DE

LA GUERE

(SERVANT DE PRÉFACE.)

Montréal, Février 1860.

Messieurs,

C'est vraiment avec répugnance que je me décide à vous donner le manuscrit d'*Une Apparition*. Ce petit roman, le premier que j'aie composé, est un essai d'écolier. Je l'ai écrit, il y a huit ans, à l'époque même où j'étudiais les belles-lettres. La publication en fut commencée, en 1854, dans les *Veillées Canadiennes*; mais elle fut aussitôt discontinuée par suite de la suspension de cette revue littéraire. Aujourd'hui que l'étude et la lecture m'ont rendu capable d'être le critique de mes premières productions, je vois de grands défauts dans

celle que je vous livre. Je trouve que les matériaux n'y sont pas disposés dans le meilleur ordre et que les personnages y sont trop nombreux, quoique tous nécessaires. *Une Apparition*, comme je l'ai dit, est une composition d'écolier ; j'espère que, comme telle, elle sera accueillie avec indulgence. Que les lecteurs qui aiment à critiquer attendent, pour satisfaire leur goût, la publication d'un roman intitulé : *Le Parricide Huron*, que je livrerai au public dans quelques semaines. Pour cette dernière production, je ne pourrai, comme pour la précédente, faire valoir les circonstances dans lesquelles je l'ai écrite.

Je suis, messieurs

Votre, etc. etc.

ERASTE D'ORSONNENS.

UNE APPARITION.

ÉPISODE DE L'ÉMIGRATION IRLANDAISE AU CANADA.

I.

UN MENSONGE.

Ma jeune et tendre sœur, à ce baron puissant
N'avez-vous pas fait don de votre cœur aimant ?

Ancienne Comédie.

C'était à la fin de Septembre 1841. La nuit commençait à étendre ses voiles sur le village de St. *** Dans une maison d'apparence modeste mais distinguée, une jeune fille, debout près d'une croisée, persistait à lire à la faveur des dernières clartés du jour.

—Ha ! maman ! .... s'écria-t-elle avec un air de doux reproche, en s'adressant à une dame âgée qui lui avait frappé légèrement une épaule, vous savez pourtant combien je suis nerveuse. Si vous aviez eu l'intention de me faire peur, vous n'auriez pu choisir mieux l'instant : je suis précisément rendue à la mort de la malheureuse Jenny... Quelle mort, grand Dieu ! ... J'en frémis encore d'horreur !... Entortillée dans les anneaux d'un reptile, expirer sous ses morsures, au milieu des rires et des plaisanteries de sa propre famille !..

Pour rendre les paroles de Mlle Eugénie Vigny intelligibles aux lecteurs, il nous faut leur dire qu'elle lisait l'horrible drame qu'Eugène Sue a intitulé : *Atar Gull*. Ne vous hâtez point de juger défavorablement notre héroïne : comme la suite vous le démontrera, elle est une de ces demoiselles canadiennes qui sont d'une conduite irréprochable, bien qu'elles soient au courant de presque tous les ouvrages dûs à la

plume féconde des grands romanciers français.

L'excellente Mme Vigny, après avoir vaqué à ses occupations domestiques du jour, venait, selon sa coutume, converser avec sa fille jusqu'à l'heure du souper. C'était dans ce moment, comme disait cette dame, où il fait trop sombre pour se livrer au travail et néanmoins trop clair pour allumer la chandelle, que toutes deux elles se livraient à une conversation pleine de charmes. Les liens d'amour et de tendresse qui les unissaient l'une à l'autre semblaient être noués plus fortement encore par ces doux entretiens, dont leurs aspirations et leurs pensées intimes faisaient le sujet. Voyant l'empressement d'Eugénie à connaître le dénoûment d'*Atar Gull*, Mme Vigny apporta de la lumière plus tôt qu'à l'ordinaire et renonça, pour cette fois, à sa causerie favorite. Mais à peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées, qu'Eugénie ferma son livre, quelque intérêt qu'elle y prît, pour

parler avec sa mère, tant était forte chez elle l'habitude de le faire à cette heure.

—Mon frère tarde bien à venir, ce soir, dit-elle.

—Il ne peut être encore à l'étude de son patron.

—Il est probablement allé chez M. O'Brien.

—Je suis bien aise qu'il se lie avec lui : M. O'Brien est un homme d'un âge mûr. Tancrède ne peut que profiter d'une telle liaison : son caractère exalté se modifiera peut-être au contact du jugement sain et des idées pratiques de M. O'Brien.

—Ne trouvez-vous point Tancrède très studieux ?

—Son patron m'a dit qu'il ne manquerait pas de faire un excellent notaire, s'il continuait à étudier avec la même ardeur. Tout considéré, je serais parfaitement satisfaite de lui, s'il ne mettait pas tant de soin à te procurer ce qu'il y a de nouveau en fait de mauvais livres.

C'est ainsi que Mme Vigny appelait les romans les plus en vogue.

Eugénie ne put réprimer un sourire : ce réproche était bien mérité par son frère.

Mme Vigny était veuve depuis plusieurs années et n'avait que deux enfants. Pour eux, elle était capable d'endurer les plus dures privations et s'imposer tous les sacrifices ; mais elle était d'une faiblesse qui l'empêchait de résister à la moindre de leurs volontés. Aussi, malgré l'antipathie qu'elle portait aux romans, elle n'avait pas le courage de défendre à Tancrède d'en acheter et à Eugénie d'en lire. Nous venons de voir jusqu'à quel point elle tolérait la chose.

Mme Vigny et sa fille s'alarmaient pour un rien : une personne tardait-elle à venir, aussitôt elles croyaient à un accident ; une autre arrivait-elle plus tôt qu'on ne s'y attendait, elles étaient encore sur les épines pour savoir quel événement fâcheux ou imprévu en était la cause. Elles commen-

çaient donc à être inquiètes du retard de Tancrède, lui toujours si exact, lorsqu'il entra.

A peine eut-il un pied dans l'appartement, qu'il dut satisfaire à deux questions faites en même temps avec une affectueuse curiosité. Ayant répondu à celle de sa mère, il se tourna vers sa sœur :

—Tu recevras, ce soir, la visite de ton " *cavalier*", dit-il, à cette dernière, d'un ton plutôt sérieux qu'enjoué.

L'inflexion de sa voix était si peu naturelle, qu'Eugénie en fut frappée. Pour essayer de lire sur le visage de son frère le sentiment qui l'agitait, elle leva sur lui ses yeux, qu'elle venait de baisser avec un peu de confusion. Il la regardait lui-même d'un œil scrutateur, afin de juger de l'effet qu'avaient produit ses paroles. Elle baissa la vue de nouveau et devint pourpre.

—De quel "*cavalier*" est-il question ? demanda Mme Vigny en soulevant ses lunettes et en souriant d'un air malin.

—De Girard. Il vient d'arriver à l'auberge, où j'ai eu le plaisir de converser avec lui.

—Pourquoi n'est-il pas venu se retirer chez moi ?

—Je ne sais, répondit Tancrède, visiblement préoccupé de quelque pensée.

—N'as-tu pas dit qu'il se propose de veiller avec nous ?

—Oui : aussitôt qu'il aura pris son souper, il viendra.

—Puisqu'il en est ainsi, je me hâte de faire servir le nôtre.

Mme Vigny laissa ses enfants.

Tancrède parut davantage mal à l'aise après le départ de sa mère. Il fit quelques pas avec indécision ; puis, prenant un siége, il vint s'asseoir auprès d'Eugénie. Celle-ci observait tous ses mouvements avec inquiétude et s'apercevait du trouble qui régnait chez lui. Il fut quelques minutes sans prononcer un seul mot : il semblait irrésolu et faisait tourner son chapeau, pour se don-

ner une contenance. Sa sœur n'osait plus lever les yeux, de crainte de rencontrer les siens. Enfin ce pénible silence fut rompu.

—Aimes-tu Girard, Eugénie ? demanda Tancrède, sans plus de préliminaires.

Il ne lui fut fait aucune réponse.

—Aimes-tu Girard, Eugénie ? répéta-t-il, presque redoutant ce qu'il allait entendre.

—Qui te porte à m'adresser cette question ? balbutia sa sœur, ne sachant ce qu'elle devait répondre.

—L'embarras que tu as montré lorsque je t'ai annoncé l'arrivée de mon ami.

—Tu prêtes à la gêne que m'a causée la manière dont tu m'as regardée beaucoup plus d'attention qu'elle n'en mérite.

—Peut-être. Mais enfin Girard t'aime : avoue-moi si tu le paies de retour, ajouta Tancrède, résolu de pousser à bout son interrogatoire.

—Qui te fait croire qu'il a de l'affection pour moi ?

—La résolution qu'il a prise.

—Quelle résolution? demanda Eugénie avec un intérêt qu'elle ne songea pas à dissimuler.

—Celle de s'établir dans notre paroisse. Pour qu'il agisse de la sorte, il faut que tu lui aies donné des espérances! que sais-je, moi?

—En quoi sa décision peut-elle me concerner?

—Il l'a prise sans doute dans le but de se rapprocher de toi.

—Pourquoi ne serait-ce point plutôt l'amitié qu'il te porte qui lui aurait suggéré l'idée de venir demeurer auprès de nous? D'ailleurs, je ne vois dans sa conduite rien qui ne soit naturel. Monsieur Girard, récemment reçu médecin, cherche une campagne pour s'y établir : il vient à St***, où il n'y a qu'un vieux docteur près de mourir ; où, de plus, il trouve une famille qui le connaît avantageusement et le reçoit avec plaisir. Ces considérations sont vraisembla-

blement suffisantes pour le déterminer dans son choix, et je ne vois point la nécessité de se creuser la tête pour en trouver d'autres.

—Puisses-tu dire vrai, chère sœur ! s'écria Tancrède, satisfait de l'explication qu'Eugénie donnait de la démarche du nouveau disciple d'Esculape, mais conservant encore quelques vagues inquiétudes au sujet des sentiments de celle-ci.

En effet, les inflexions de voix de la jeune fille étaient propres à faire croire qu'elle parlait autrement qu'elle ne pensait, surtout lorsqu'elle avait dit : *une famille qui le connaît avantageusement et le reçoit avec plaisir.* "

—Tu ne l'aimes donc point ? demanda Tancrède, après quelques instants de réflexion.

—Je ne sais quelle signification tu attaches ici au mot *aimer* ; néanmoins je puis t'assurer que je ne saurais haïr un homme à qui je dois la vie, un homme qui m'a sauvée d'une mort effroyable. Quand je lui

connaîtrais de grands égarements, la cicatrice qu'il porte au front plaiderait éloquemment sa cause auprès de moi. Je lui serai toujours reconnaissante !

La véhémence avec laquelle ces derniers mots furent prononcés alarma Tancrède de nouveau.

—Je te demande si tu l'aimes d'amour ?

—Non, répondit bien bas Eugénie, honteuse d'entendre sa propre voix : c'était le premier mensonge qu'elle proférait. Mais que celle d'entre les lectrices qui n'a point péché en pareille circonstance lui jette la première pierre.

—Puis-je ajouter foi à tes paroles ? s'informa le jeune homme.

—Oui... lui répondit-elle encore plus bas et d'une manière peu intelligible.

—En ce cas-là, permets-moi de t'embrasser, lui dit Tancrède, dont la figure s'illumina et réfléta la satisfaction, comme s'il venait d'être délivré d'un doute poignant.

Eugénie, presque évanouie, se laissa tomber dans les bras de son frère : elle sentait, au moyen de ce tact que les femmes possèdent à un si haut degré, qu'il y avait quelque chose de grave concernant son amant. Elle se demandait avec angoisse s'il ne s'était pas rendu indigne de son cœur et de sa main. Elle voulut faire des questions ; mais, se trouvant trop émue, elle se vit forcée de les remettre à une autre occasion.

Tancrède ne remarqua point la pâleur qui couvrait les joues de sa sœur : il était trop occupé de ce qu'il lui restait encore à exécuter.

—Prends cette lettre, dit-il à Eugénie, et jure-moi sur ton âme d'en lire le contenu, si tu sentais naître en toi de l'amour pour Girard ; mais jure-moi pareillement de ne le pas lire, si tel n'est point le cas.

La malheureuse enfant, toute hors d'elle-même, fit ce qu'on exigeait d'elle.

Mme Vigny entra dans ce moment pour annoncer que le souper était servi.

II.

PENDANT ET APRÈS LA SOIRÉE.

Notre intérêt personnel est le mobile le plus ordinaire de nos actions.

Bourdaloue.

Malgré la diligence que fit la famille Vigny en prenant son repas, elle était encore à table lorsque Mlle Pauline Pérault, cousine d'Eugénie et de Tancrède, arriva pour passer la veillée. Bien qu'elle n'eût guère plus de seize ans, ses formes avaient atteint leur développement. Sa taille, svelte et flexible, supportait un buste admirablement contourné. De longs cheveux blonds déroulaient leurs soyeux anneaux sur ses épaules satinées. Ses yeux d'azur, vrai miroir de son âme candide et inoffensive, chatoyaient sous de longs cils, qui les déro-

baient presque aux regards. Des reflets pourprés, apanage de la santé du corps et de la pureté de l'esprit, venaient animer sa peau, qui était d'une blancheur remarquable. Lorsqu'elle riait, ses lèvres, minces et roses, laissaient voir des dents si éclatantes, qu'on eût dit le plus bel ivoire. Toutes ses attitudes étaient remplies de grâces. La naïveté se mariait à la finesse sur sa jolie figure. L'on oubliait, cependant, l'examen de tous ses charmes, lorsqu'on pouvait prêter l'oreille aux accents de sa voix enchanteresse, tant ils étaient mélodieux. Tancrède ne pouvait les entendre sans que toutes les fibres de son cœur frémissent voluptueusement.

Deux minutes n'étaient pas encore écoulées qu'un second personnage faisait son entrée.

Le nouvel arrivé était M. O'Brien, qui, peu auparavant, avait été l'objet des louanges de Mme Vigny. Il était d'une laideur vraiment grotesque. Pour la dégui-

ser, il chargeait son petit nez d'une énorme paire de lunettes vertes ; il se laissait aussi croître des favoris roux, dont l'aspect faisait penser aux cardes. Ces tentatives n'aboutissaient qu'à le rendre plus ridicule. Ses dents attestaient le rang éminent qu'il occupait parmi les chiqueurs, et, à en juger d'après tout son extérieur, le goût et la propreté semblaient être chez lui choses problématiques. Il gesticulait beaucoup en parlant et ses mouvements étaient si brusques, qu'il ressemblait à un automate. Comme on le voit, il n'était pas fait pour briller dans un salon ; mais, en revanche, il était doué de toutes les qualités qui font réussir un homme derrière un comptoir. Aussi, avait-il amassé une belle fortune, durant les quelques années que s'étaient écoulées depuis son établissement dans le village de St. ***

Tel était le rival qui allait disputer à notre ami Tancrède la possession de Mlle Pauline Pérault.

M. O'Brien venait prier la famille Viguy d'assister à une, " *épluchette de blé d'Inde*, " qui devait avoir lieu, le lendemain soir, sur l'une de ses fermes.

La joie qui se peignit sur tous les visages montra quel plaisir causait une semblable invitation. En effet, l'*Epluchette* est une joyeuse fête, chère à tous les habitants canadiens de la campagne. Ce qui contribue surtout à rendre cette sorte de réunions entraînante pour les jeunes gens, c'est le privilége qu'ils y ont d'embrasser, chaque fois qu'ils trouvent un " *épi rouge*, " celle des demoiselles présentes qui leur plaît davantage.

Enfin, arriva Girard, qui fut reçu par Mme Vigny avec la plus franche cordialité. Tancrède, rassuré par le mensonge d'Eugénie, avait mis de côté tout souci et était redevenu d'une grande gaîté : aussi, se fit-il un plaisir de présenter gracieusement son ami à sa cousine et à M. O'Brien.

Girard, en voyant Pauline, fut d'opinion

que l'on trouve à la campagne d'aussi jolies filles qu'à la ville.

La conversation fut d'abord languissante, vu que trois personnes étaient étrangères l'une à l'autre ; mais chacun se trouva à l'aise, lorsque Mme Vigny eut recouvert la table d'un tapis et y eut déposé des cartes. Quatre amateurs du whist s'en approchèrent pour jouer. A mesure que les parties se succédaient, la compagnie devenait plus gaie et plus communicative.

Vers le milieu de la soirée, Eugénie et Girard, qui étaient partenaires, se retirèrent pour faire place à Mme Vigny et à son fils ; ceux-ci eurent pour adversaires Pauline et M. O'Brien.

Les deux amants s'éloignèrent des autres, qui étaient d'ailleurs trop occupés de leur jeu pour prêter l'oreille à ce qu'ils pouvaient se dire.

—Vous me semblez malade, mademoiselle Vigny ? s'informa Girard.

—Une légère indisposition...

Girard, qui était trop réservé avec Eugénie pour lui prendre la main sans une autorisation particulière, demanda respectueusement à Mme Vigny la permission de tâter le pouls de sa demoiselle, en sa qualité de médecin.

—Certainement, docteur, lui répondit Mme Vigny, en accompagnant d'un bienveillant sourire ce titre qu'elle lui donnait pour la première fois ; Eugénie s'est trouvée indisposée vers six heures et n'a pu prendre son souper.

Girard ne remarqua rien d'anormal chez sa charmante malade, si ce n'est que le pouls battait d'une vitesse inaccoutumée :

—Il y a sujet d'espérer que cette indisposition n'aura point de suites, se contenta-t-il de dire.

Mme Vigny, rassurée par ce rapport, se remit à jouer au whist ; Eugénie et Girard continuèrent de s'entretenir à voix basse.

—Si je ne me trompe, fit remarquer le jeune homme, mademoiselle Pérault préfè-

rerait votre frère à monsieur O'Brien pour son partenaire.

—Vous avez deviné juste, répondit Eugénie en s'efforçant de paraître gaie.

—Mademoiselle Pérault a un air singulier dans ce moment.

—Oui; elle meurt d'envie de rire, et je redoute chez elle un trop bruyant accès d'hilarité.

—Au dépens de son partenaire ?

—Nul doute: on rirait à moins.

—N'est-elle point coquette ?

—Loin de ma cousine un tel défaut !

—Ha ! cette gentille demoiselle est votre cousine. Je me crois capable de dire de qui elle est aimée, s'empressa d'ajouter Girard, comme pour faire oublier l'inconvenance involontaire qu'il avait commise.

—Dites, que je voie jusqu'où va votre clairvoyance.

—Elle est aimée de votre frère.

—Et de monsieur O'Brien.

—Qui ne l'aimerait pas: elle est presque aussi aimable que vous.

—Vous oubliez que j'abhorre la flatterie.

—Dites plutôt que, comme toutes les femmes, vous détestez les flatteurs, mais que vous affectionnez la flatterie...

—Regardez donc quel sourire monsieur O'Brien grimace maintenant.

—Je flatte, vous critiquez: rappelez-vous que les deux extrêmes se touchent.

—Ah! voici l'accès d'hilarité que je vous annonçais.

En effet, Pauline, qui avait les muscles très agacés par les nombreuses singeries de M. O'Brien, avait enfin éclaté de rire, heureusement dans un moment où elle le pouvait faire sans blesser l'Irlandais.

Girard, profitant d'un instant où la compagnie donnait aux cartes toute son attention, offrit à Eugénie un magnifique album.

—Il est à demi rempli de vers et de prose, dit-il. Depuis que vous avez quitté Montréal, je me suis ennuyé à la mort: le seul plaisir qui me restât était de confier à ce livre ce que votre absence ne me permettait pas de

vous dire : je me consolais en pensant que vous le lirîez un jour.

Eugénie reçut avec bonheur le volume qui lui était présenté, et le paya d'un regard de tendre gratitude qui dut agréablement récompenser le donateur.

—J'espère, dit-elle, que vous continuerez de l'enrichir de vos poésies.

—Maintenant, je n'aurai pas le même zèle.

—Pourquoi ne l'aurez-vous plus ?

—Parce que je serai assez heureux pour vous entretenir sans le secours d'un médium.

—Expliquez-moi comment, s'il vous plaît, demanda Eugénie, feignant de ne point saisir la portée des paroles de Girard, mais pâlissant subitement.

Elle avait oublié depuis quelques instants la scène qui avait eu lieu entre son frère et elle, mais le souvenir s'en offrit alors à son esprit et empoisonna le plaisir qu'elle goûtait en compagnie de son amant.

--Je viens exercer ma profession dans votre village... Q'avez-vous, mademoiselle Vigny ? s'écria Girard, s'apercevant du changement qui s'opérait chez la jeune fille.

—Je me sens moins bien, balbutia Eugénie en prenant congé de la société.

Sa mére, en proie à une vive inquiétude, la suivit de près.

Pauline, Tancrède et M. O'Brien se regardaient avec étonnement, lorsque Mme Vigny reparut et pria le docteur de l'accompagner, disant qu'Eugénie était dans un état alarmant.

Pauline, après être allée visiter sa cousine, manifesta l'intention de se retirer. Tancrède et M. O'Brien s'empressèrent simultanément de lui présenter le bras. L'un et l'autre firent tant, qu'elle rejeta leur offre, de crainte de faire un jaloux. Elle n'accepta que leur compagnie. Dix minutes après, elle arrivait chez son père, escortée par deux *cavaliers*, qui n'étaient encore que de simples cadets ; mais elle n'at-

tendait qu'une occasion pour accorder un grade à son cousin.

A leur retour, les deux rivaux conversèrent sur le mérite de Mlle Pérault. Les sourcils de Tancrède se fronçaient à chaque éloge que M. O'Brien donnait à Pauline. Il faut convenir que la vivacité et l'exaltation qu'y mettait celui-ci n'avaient rien de rassurant pour son compagnon.

Les réflexions que firent naître chez lui les propos de M. O'Brien, jointes à un motif caché, portèrent Tancrède à engager l'entretien qui suit.

—Avez-vous eu quelque difficulté avec ma sœur ?

—Je ne vous comprends point...

—Vous êtes froid et réservé avec Eugénie ; vous ne lui parlez point ou presque pas.

—Ce n'a pas été chose aisée, ce soir : elle a toujours été avec votre ami de la ville.

—Mais vous pouviez facilement lui adres-

ser la parole lorsqu'elle était votre adversaire au jeu de whist.

—Je vous dirai franchement que je craignais de lui faire tort auprès du jeune docteur.

—Lui faire tort ! s'écria Tancrède, surpris de la présomption de M. O'Brien.

—Il eût pu croire que je cherche à plaire à mademoiselle Vigny, ce qui l'aurait peut-être détourné de le faire lui-même.

—Vous êtes trop scrupuleux, mon cher Monsieur O'Brien. Croyez-vous qu'il soit de l'intérêt d'Eugénie de recevoir les attentions d'un citadin préférablement à celles d'un estimable campagnard ?

—Il faut distinguer : peut-être non aux yeux de votre aimable sœur ; mais apparemment oui à ceux de madame Vigny, qui est tout en faveur de M. Girard. Eh ! qui ne connaît l'influence qu'une mère exerce sur sa fille, surtout quand cette fille est aussi bien née que mademoiselle Eugénie.

—Je ne nierai pas les effets de l'influence maternelle en pareille matière, mais ma

sœur n'en sera pas affectée : ma mère veut la laisser parfaitement libre dans le choix d'un époux. Cette dernière n'agira point contre sa résolution ; car elle a été témoin trop souvent des suites déplorables de mariages mal assortis, œuvres de parents aveugles. D'ailleurs l'intervention de ma mère serait contrebalancée par la mienne. Soyez persuadé que le désir de vous avoir pour frère me fait peser de tout mon poids dans votre plateau de la balance.

Là-dessus, Tancrède se sépara de l'Irlandais en lui souhaitant une bonne nuit.

M. O'Bien fut d'abord surpris et ne sut que penser de la conduite de son compagnon.

—Ah!...j'y suis!...se dit-il. Ce n'est pas mal joué, monsieur Vigny!... La belle cousine et sa bourse vous plaisent.—Pour rendre justice à Tancrède, nous dirons que Pauline suffisait pour capter son estime ; mais ce qui était le plus attrayant pour M. O'Brien, c'était sa fortune.—Vous désirez

qu'il n'y ait point de rivaux qui vous en disputent la conquête : dans ce but, vous me donnez accès auprès de mademoiselle Eugénie. Votre sœur est accomplie et ferait mon bonheur ; mais, hélas ! elle est trop pauvre. Sans doute que vous agissez avec monsieur Girard comme vous le faites avec moi. Je comprends parfaitement votre tactique : vous désirez nous donner le change en nous mettant en concurrence pour les beaux yeux de votre sœur. C'est de la vraie politique !...Eh bien ! mon jeune Machiavel, j'essaierai de déjouer vos plans. Vous ne serez de si tôt en état de vous marier : vous ne pouvez donc profiter de la préférence momentanée que vous accorde mademoiselle Pérault et, comme l'on dit vulgairement, *battre le fer tandis qu'il est chaud*. C'est une chance contre vous que je travaillerai ardemment à tourner en ma faveur. Tenez-vous ferme, sur vos étriers, jeune Amadis : parez mes coups, si vous le pouvez.

III.

Une Epluchette de blé-d'Inde.(*)

C'est là qu'on trouve la gaîté,
Cette sœur de la liberté.

Voltaire.

Le lendemain soir, les personnes avec lesquelles nous avons fait connaissance, la veille, étaient réunies sur la ferme de M. O'Brien, à l'exception de Mme Vigny et d'Eugénie. Cette dernière, pour ne point sortir, avait encore prétendu être indisposée. Enfermée seule, dans sa chambre, elle versait d'abondantes larmes, se demandant continuellement avec anxiété si Girard pouvait ne pas mériter son amour.

Cette partie d'*Une Apparition* a déjà vu le jour, mais avec les changements qu'exigeait sa publication comme morceau distinct et complet.

Tancrède, à qui le chagrin de sa sœur était inconnu, vint avec la volonté de bien s'amuser ; le sourire était sur ses lèvres, la satisfaction dans son cœur.

Lorsqu'il entra dans la salle de réception, il fut étourdi par le bourdonnement discordant que formaient cinquante voix champêtres, dont les propriétaires croyaient se livrer à une conversation générale. Ceux-ci passaient ainsi le temps, en attendant que tous les *éplucheurs* fussent arrivés. Jugeant qu'il y avait déjà plus de parleurs que d'auditeurs, Tancrède garda le silence. Il préférait, dans un amoureux recueillement, ravir ses yeux en les tenant fixés sur Pauline, qui était assise vis-à-vis de lui.

Lorsque M. O'Brien donna le signal de se livrer à l'agréable occupation qui était le but de la réunion, les personnes présentes se précipitèrent sur un monceau d'épis de maïs, qu'on avait amassés dans un coin de l'appartement. Se poussant l'une l'autre, elles

s'en pourvurent et se mirent à les décortiquer avec ardeur.

Plusieurs enfants, que leur mère avait amenés, augmentèrent le tumulte par leurs allées et venues empressées. Ils avaient la mission de servir les *éplucheurs* en remplaçant par de nouveaux épis ceux dont on avait ôté les feuilles, deux ou trois exceptées pour en faciliter le tressage.

Les pelures, couleur de paille, quelquefois veinées de rouge, jetées sur le plancher et dispersées par les pieds, ne tardèrent pas à le couvrir d'un lit épais. Plus il acquérait de mollesse, plus souvent les enfants se laissaient choir : un petit objet qui se trouvait sur leur chemin, un camarade qui les heurtait, suffisait pour les faire rouler sur la couche de feuillage.

Dans un angle étaient les vieillards. Ils parlaient joyeusement du *bon vieux temps*, en faisant des tresses des épis *épluchés*.

Quelques adolescentes ne se trouvèrent pas toujours servies assez promptement :

quittant leur siége, elles allaient elles-mêmes chercher les régimes qu'elles désiraient retirer de leurs enveloppes. Les enfants, ne voulant aucunement qu'elles usurpassent leurs fonctions, les faisaient trébucher pittoresquement. Ce petit exploit ne manquait point d'exciter de vifs applaudissements. Encouragés, ces espiègles faisaient retomber leurs gaies victimes à quelques pas du théâtre de leur première chute. D'entendre alors les éclats de rires étourdissants, les plaisanteries et les battements de mains avec lesquels les héroïnes étaient assaillies. Pour écrire avec impartialité, il nous faut avouer que, ce soir-là, certaines jeunes demoiselles étaient aussi sujettes à tomber que les plus petits d'entre ceux dont elles usurpaient l'emploi, et aimaient à partager les jeux bruyants.

Le zèle des *éplucheurs*, loin de se refroidir, allait toujours croissant : chaque *épi rouge* que l'on trouvait l'augmentait. Celui qui en découvrait excitait l'envie. Les autres rivalisaient alors de vitesse, espérant

qu'ils ne sauraient manquer d'être aussi heureux que lui, s'ils dépouillaient de leurs feuilles un grand nombre de régimes. De même, dans une mine, lorsqu'un travailleur extrait du terrain aurifère un morceau du précieux métal qu'il y cherche, ses compagnons, dont la cupidité vient d'être excitée, continuent leur ouvrage avec une nouvelle ardeur.

M. O'Brien fut le premier que la fortune favorisa. Se levant de son siége, il montra, d'un air triomphant, l'épi écarlate qu'il avait trouvé, orné à son extrémité de longs filaments où se confondaient l'or et la soie. La compagnie accueillit sa découverte avec d'éclatantes acclamations. Tancrède ressentit un grand malaise. Pour déguiser son émotion, il cria plus fort que les autres. Il était en proie à une pénible anxiété : il redoutait que M. O'Brien n'embrassât certaine demoiselle auprès de laquelle il désirait être le seul à jouir de ce précieux privilége. Sa crainte était fondée.

Voyant l'Irlandais se diriger vers Pauline, il aurait foudroyé celui-ci de ses yeux, s'il en avait eu le pouvoir. Mlle Pérault l'arracha des griffes du dépit, en opposant de la résistance à l'exercice des droits de M. O'Brien ; mais, n'étant pas retranchée derrière les murailles de Sébastopol, elle fut obligée de capituler. Le vainqueur voulait qu'elle se rendît à discrétion ; cependant, se lassant d'une lutte qui le rendait ridicule et qu'il voyait sur le point de se renouveler, il consentit à un traité qui ne lui permettait qu'un seul baiser. Pauline, s'apercevant qu'elle exposait M. O'Brien à la risée générale par sa longue défense, se repentit d'en avoir usé ainsi avec lui. La crainte de déchirer son joli visage sur les buissons qui couvraient celui de M. O'Brien l'avait sans doute induite à se conduire de la sorte. Pour réparer ce qu'elle commençait à regarder comme une grave inconvenance, elle s'exécuta en lui présentant une joue de la plus belle carnation.

Tant que la contestation avait duré, Tancrède avait senti son dépit s'évanouir et faire place à une joie triomphante ; mais, lorsqu'il vit comment elle se terminait, il ne sut s'il devait être mécontent ou satisfait. Lors même, pensait-il, que Mlle Pérault se serait prêtée de bonne grâce, dès le commencement, à ce que son rival avait droit d'exiger d'elle d'après les lois de l'*épluchette*, cela n'aurait rien témoigné en faveur de celui-ci.

M. O'Brien jugea d'abord que Pauline avait agi d'une manière malséante ; puis, il ne la trouva coupable que d'un enfantillage. Quelque chose le confirma dans cette dernière opinion, ce fut de voir que plusieurs *éplucheurs* n'étaient pas mieux reçus que lui par d'autres jeunes filles.

En effet, quelques demoiselles, s'autorisant de l'exemple de Pauline, ne firent pas une résistance moins redoutable, quoiqu'elles n'eussent que leur tablier pour arme défensive. Le plaisir de triompher

de leur répugnance simulée assaisonna des baisers qui eussent été quelque peu fades pour les vieux garçons, qui ont des idées moins poétiques que celles de leurs jeunes confrères. C'était probablement le but que se proposaient ces nouvelles Clorindes. Nous ne l'affirmerons pas à nos lecteurs ; quant à nos lectrices, nous ne doutons point qu'avec leur sagacité bien connue elles ne puissent découvrir le motif qui les faisait agir.

M. O'Brien était impatient de connaître la manière dont Tancrède serait reçu par Pauline ; car il était certain que cette demoiselle serait l'objet des préférences de son cousin, si celui-ci découvrait un épi rouge. Tancrède en avait trouvé un, qu'il cachait précieusement, en attendant qu'il décidât l'usage qu'il en ferait : il comprenait ce qu'il y avait de faux dans sa position. Le cœur lui battait avec violence à la seule idée de la lutte, devenue presque de mode pour embrasser une demoiselle, qu'il aurait peut-être à soutenir contre

Pauline, avec laquelle il était extrêmement gêné, à cause de son amour naissant pour elle. Un monsieur âgé l'avait vu enfouir son épi rouge dans l'une des poches de son habit. Il se pencha vers lui et dit d'un ton goguenard :—Quelqu'une des jeunes filles présentes doit vous plaire : puisque vous vous abstenez de cueillir un doux baiser sur ses lèvres, il faut qu'elle vous ait fait renoncer aux priviléges qu'octroie la *Charte blé-d'Indienne*. Il m'est avis qu'elle n'a pas obtenu ce résultat sans vous accorder des avantages pour le moins équivalents". Content de sa sortie, le vieux plaisant rit beaucoup, comme pour s'applaudir, ajusta sa perruque et prit du tabac. Afin de l'empêcher de faire d'autres commentaires sur sa conduite, Tancrède résolut d'embrasser une séduisante brunette, qui était assise près de M. O'Brien. Mais une idée subite le retint. Que penserait Pauline d'une telle démarche ? Ne se croirait-elle pas négligée en faveur d'une rivale ? Dans un amour dont l'imagination et les yeux ont fait tous

les frais, il faut procéder avec prudence et discernement.

Voulant faire un choix moins périlleux, Tancrède se dirigea vers une jeune *habitante* remarquable par son obésité. Le visage de celle-ci, rouge, uni et rond comme une pomme, n'avait aucune expression ; il n'était animé que par de petits yeux noirs, où la vie semblait se concentrer au préjudice des autres parties de la figure. Ses lèvres vermeilles, séparées l'une de l'autre par une coupure droite et horizontale, formaient une bouche dont la création eût pu être attribuée à un poignard. C'était sur cette bouche que Tancrède allait exercer son privilége, la croyant peu faite pour exciter la jalousie. Cette demoiselle, qui n'avait encore été l'objet des préférences d'aucun jeune homme, accueillit Tancrède avec un aimable sourire. Puis, elle fit la prude ; mais ce n'était que pour la forme. En conséquence, sa résistance fut très faible : se cachait-elle une joue qu'elle semblait présenter

l'autre. Tout en simulant beaucoup de plaisir, Tancrède voulait en finir le plus tôt possible : aussi, ses lèvres effleurèrent-elles autant l'une des mains de la demoiselle que son visage. Quelques malins ont même assuré que le baiser n'avait porté que sur des doigts potelés.

Lorsque tous les épis de maïs eurent été décortiqués, ils furent promptement enlevés, ainsi que les feuilles qui leur avaient servi d'enveloppes. Le plancher ayant été balayé, quelques danses furent exécutées au son du violon. La fête se termina par un repas. La citrouille et le blé-d'Inde, apprêtés de diverses manières, sont les mets traditionnels que les *habitants* mangent dans cette circonstance.

IV

CONFIDENCES.

L'homme qui ne sait prendre un parti est comme une vague que le vent agite et pousse çà et là.

St. Jacques, 1, 6.

Le silence n'était troublé que par le pétillement du bois qui se consumait dans l'âtre. Eugénie, les traits empreints de mélancolie, regardait tristement tomber la pluie et semblait abîmée dans une douloureuse méditation. A des intervalles rapprochés, de longs soupirs s'échappaient de sa poitrine et des larmes venaient humecter ses paupières. Pauline, avec qui elle était venue passer l'après-midi, la contemplait avec attendrissement. Celle-ci ne pouvant

soutenir plus longtemps le spectacle de cette douleur muette, lui dit :

—Tu es bien triste, Eugénie.

—J'oubliais que je suis venue pour t'amuser, répliqua celle-ci en souriant.

Ce sourire forcé affligea la compâtissante Pauline plus que ne l'eût fait un cri amer de souffrance.

—Tu es malheureuse ; pourquoi ne me l'avoir pas encore dit, à moi, ton amie ? Ne sais-tu point que la confiance est la vie de l'amitié ?

Mlle Vigny répondit par des sanglots.

— Epanche tes peines dans mon sein, chère Eugénie ; fais-moi connaître tes douleurs pour que j'en souffre ma part.

—Tu as raison : je ne puis continuer seule à en supporter le fardeau. Je voulais néanmoins les renfermer en moi-même ; mais cette température, si en harmonie avec les sentiments présents de mon âme, me les a fait trahir. Ces sombres nuages ne ressemblent que trop à ceux qu'un doute cruel

répand dans mon esprit : je suis en proie à de poignantes angoisses.

—Ouvre-moi ton cœur : l'affection que je te porte m'inspirera peut-être des paroles consolantes.

—Je vais te découvrir la source de mon chagrin, mais ce n'est point que je me berce de l'espoir que tu puisses le calmer.

—Ne te désespère pas : ton imagination grossit peut-être le mal. Il ne faut pas que tu te laisses abattre, car l'abattement est souvent pire que ce qui le produit.

—Plût à Dieu que je m'exagérasse le mal !

—Est-ce quelque contrariété dans tes affections qui te fait éprouver tant de peine ?

—Oui : je crains qu'il n'y ait un abîme infranchissable entre monsieur Girard et moi, et que nous ne puissions jamais nous unir.

—C'est le docteur Girard que tu aimes ! .... J'avais toujours cru que c'était monsieur Durand.

—Comme ce dernier semble maintenant faire fort peu de cas de moi, dit Eugénie en souriant légèrement au milieu de ses larmes, tu as pensé que c'était son inconstance qui me jetait dans l'état où tu me vois.

—Si j'avais prêté plus d'attention à l'empressement de monsieur Girard auprès de toi, je ne me serais point trompée aussi complètement. Ton amant est un garçon très aimable, aussi te félicité-je sur ton choix.

—Tes félicitations ne font qu'aigrir ma douleur, car j'ai le pressentiment que monsieur Girard est perdu pour moi !

—Comment as-tu fait sa connaissance ?

—C'est toute une histoire. Tu n'ignores pas qu'il y a deux ans, par suite des mauvaises récoltes qu'avait eues notre fermier, ma mère s'est trouvée dans l'impossibilité de soutenir plus longtemps mon frère au Petit-Séminaire. Il eût été trop pénible pour nous de lui voir discontinuer ses études, vu que pour les terminer il n'avait plus qu'à

passer une année au collége. Nous prîmes la résolution d'aller demeurer à Montréal. Nous espérions qu'en y cousant pour le public nous serions en état de faire face à nos dépenses et aux siennes. Le premier de Mai, 1839, nous nous installions au Faubourg Québec, dans la partie supérieure d'une maison dont le premier étage était un magasin. Ce fut à cette époque que Tancrède me présenta monsieur Girard, alors étudiant en médecine. Il l'appelait son meilleur ami et ne tarissait pas en éloges lorsqu'il parlait de lui. Dès que je connus ce jeune homme, je l'aimai de toutes les puissances de mon âme.

C'était après une veillée qu'il avait passée avec nous. A la faveur d'un rayon de lune qui éclairait l'intérieur de ma chambre, on aurait pu me voir à demi-couchée, la tête appuyée dans l'une de mes mains. Bien qu'il y eût longtemps que je fusse au lit, je n'avais pas encore cédé au sommeil, et je ne désirais point dormir : c'était avec un trop grand intérêt que j'évoquais dans

mon esprit le souvenir de tout ce qui avait été fait et dit durant la soirée. Avec quelle jouissance ne me rappelais-je pas jusqu'aux moindres paroles de monsieur Girard ! Avec quel soin ne pesais-je pas tout ce que j'avais dit moi-même ! Que de plaisir n'éprouvais-je point, lorsque je me rappelais le sourire avec lequel il avait accueilli une phrase que je lui avais adressée d'un ton gracieux ! Je trouvais que telle autre phrase n'avait pas été assez spirituelle ; il y avait pourtant applaudi, mais peut-être n'avait-ce été que par politesse ?... Alors je me mordais les lèvres de dépit, et je me trouvais la fille la plus sotte et la moins faite pour plaire à un jeune homme d'esprit.

Tandis que les minutes s'écoulaient dans ces réminiscences, j'entendis soudainement crier dans la rue : " *au feu* !... *au feu* !" En même temps s'éleva un grand bruit, semblable à celui qu'eussent fait des hommes qui auraient enfoncé les portes du magasin situé au rez-de-chaussée. Il m'est

impossible de te décrire la terreur dont je fus saisie : je ne doutais point que le feu ne fût au-dessous de nous. Je restai muette et comme paralysée, n'ayant la force d'appeler ni ma mére ni mon frère ; mais ils s'éveillèrent bientôt en sursaut.

La conscience du danger me communiqua enfin du courage. Tous les trois, nous nous élançâmes vers la porte qui donnait sur l'escalier ; en l'ouvrant, nous manquâmes d'être suffoqués par la chaleur et la fumée. Le feu commençait à se faire jour au travers du plancher, qui craquait lugubrement sous nos pieds... C'en eût été fait de nous, les flammes nous auraient atteints, si l'esprit de conservation ne nous eût point portés à fuir au grenier. Là, nous poussâmes des cris lamentables, en tendant les bras vers la foule qui s'assemblait.

Les flammes sortaient alors par toutes les ouvertures des étages inférieurs ; nous étions comme suspendus au-dessus d'un cra-

tère. Le son des cloches de l'église Notre-Dame, qui est si majestueux la nuit, surtout dans une calamité, semblait être notre glas funèbre. Les pompes arrivaient l'une après l'autre, l'on fixait les tuyaux pour amener l'eau ; mais personne n'apportait d'échelles. Sur ces entrefaites, j'aperçois monsieur Girard, qui était au désespoir de n'en pas avoir pour voler à notre secours. Je le vois courir chez tous les voisins afin de s'en procurer. Ce n'est qu'après beaucoup de recherches qu'il réussit à en trouver une. Malgré son poids énorme, il l'appuie contre la maison embrasée avec une vitesse appropriée à notre danger imminent. Il s'y précipite...fatalité ! ... il manque un échelon, tombe lourdement et se fait au front la grave blessure que tu lui as vue. Son amour, il n'y avait qu'un tel sentiment qui fût capable de le faire agir ainsi, son amour, dis-je, plus fort que la douleur occasionnée par sa chute, l'empêche de se désister de sa noble entreprise. De nouveau,

il s'élance dans l'échelle, que les flammes consument déjà ; il parvient jusqu'à moi et me saisit dans ses bras ; je m'attache, m'enroule, me cramponne à lui. Il crie à ma mère et à Tancrède, qu'il va venir les chercher ; mais les pompiers étaient enfin dans la possibilité de les arracher à une mort horrible. Pendant un instant, des langues de feu et un tourbillon de fumée nous enveloppent. Mon sauveur met pied à terre, et, au même moment, se fait entendre un épouvantable craquement : c'était la maison qui s'écroulait ! ... Je m'évanouis. Lorsque je rouvris les yeux, monsieur Girard entrait dans un hôtel et me déposait sur un lit. Ma robe de nuit était à demi-consumée et rougie du sang qui ruisselait de sa blessure ; jusqu'à mon visage qui en était inondé. Le temps pendant lequel j'avais été privée de l'usage de mes sens avait laissé une lacune dans mes idées: je ne me rendis compte de ma position que plusieurs minutes après. Pour témoigner ma reconnaissance à mon-

sieur Girard, je ne pus que lui tendre ma main, qu'il couvrit de baisers. Son rôle de dévouement se termina par l'arrivée de ma mère, entre les bras de laquelle il me remit. Je ne le laissai pas s'éloigner sans le remercier une seconde fois par un regard où se peignaient la gratitude et l'amour le plus sincère.

Nous étions dans un état critique, sans domicile, sans vêtements et sans argent pour nous en procurer. L'ami de Tancrède vint généreusement à notre aide en nous prêtant une assez forte somme. Ceci est loin d'être tout ce qu'il a fait pour nous ; juge quelles obligations nous lui avons ! Il avait toutes les qualités qui plaisent à une jeune fille : il était estimé de ma mère et de mon frère ; rien ne s'opposait à l'amour que j'éprouvais pour lui : aussi, j'ai suivi l'inclination qu'il m'inspirait.

L'autre jour, Tancrède a témoigné beaucoup d'inquiétude à la seule idée que son ami pourrait trouver accès dans mon cœur.

Il me remit une lettre, dont la suscription avait été rendue illisible, et me fit jurer d'en prendre connaissance si je tombais jamais en amour avec monsieur Girard. Puisque tel est le cas, je suis dans la cruelle nécessité d'user de cette espèce de préservatif ; mais je n'en ai point le courage.

—Ne sais-tu pas, dit Pauline, que le doute tourmente quelquefois plus que ne ferait la certitude d'un grand malheur ?

—Dans ma situation comment agirais-tu ?

—Je lirais la lettre que Tancrède t'a donnée.

—Je te repète que cette action est au-dessus de mes forces ; je sens que cette missive contient de funestes révélations, capables d'enpoisonner le bonheur de ma vie.

—Mais tu ne peux rester dans une pareille incertitude !

—J'espère voir tomber sans mon intermédiaire le voile qui me dérobe la vue de mon sort. Monsieur Girard continuera de me faire sa cour ; mon frère, par amitié

pour lui, l'avertira sans doute que ses démarches sont inutiles, qu'un obstacle insurmontable le sépare de moi, que sais-je ?... comme tu le vois, je puis différer de prendre connaissance de cette lettre, dont la lecture m'effraie tellement que mon cœur se serre lorsque j'y pense.

—D'après ce que tu m'as dit, je vois que l'obstacle vient de monsieur Girard : alors, il le connaît et ne le considère point comme insurmontable, puisqu'il n'en tient aucun compte. Par conséquent, un mariage entre lui et toi n'est pas impossible, mais seulement inconvenable pour l'un de vous deux. Le docteur désire cette union, Tancrède s'y oppose, alors c'est à toi qu'elle est contraire. Le mystère dont s'entoure mon cousin ne semble-t-il point confirmer mon assertion, toute téméraire qu'elle est ? S'il est question de quelque chose qui pourrait blesser la susceptibilité de son ami, Tancrède n'aimera point à s'expliquer avec lui sur ce sujet ; il se contentera de te mettre

en garde contre l'amour que monsieur Girard peut t'inspirer. Tu n'as donc rien à espérer en attendant. D'ailleurs, tu as juré à Tancrède de lire la lettre qu'il te confiait, dès que tu aimerais le docteur.

—Mon Dieu ! ma position est terrible !

—Ecoute ! s'écria Pauline tout heureuse de sa découverte ; le but de mon cousin est de prévenir un amour, qui existe déjà : sa précaution est donc inutile. Dans ce cas, il me semble que tu n'es point dans la stricte obligation de prendre connaissance de la lettre qu'il t'a donnée.

—Crois-tu que je ne pèche point en ne la lisant pas maintenant ?

—Je le crois.

—Puisqu'il en est ainsi, je laisserai faire les événements, espérant que tout s'éclaircira sans mon secours.

—Soupçonnes-tu, comme moi, que monsieur Girard ne mérite pas ta main ?

—Je n'entretiendrai jamais une telle opinion, qui est aussi injurieuse pour lui qu'elle

est douloureuse pour moi, sans avoir des preuves irrécusables de son indignité..... C'est impossible qu'il soit méchant!..... S'il l'était, Tancrède ne le fréquenterait point ; loin de là ! il le chérit à l'égal d'un frère.

—Tancrède peut n'être pas aussi particulier que toi sur le choix d'un ami. Tous les jours ne voyons-nous point se former des liens d'amitié entre de vertueux jeunes gens et d'autres qui sont tout le contraire ? Qui les porte à se rapprocher ? Des motifs que ton frère peut avoir.

Ce que disait Pauline était d'une désolante vérité et détruisait la conséquence qu'Eugénie tirait de la conduite de son frère ; avec elle s'évanouissait la dernière espérance de cette malheureuse enfant.

Elle laissa tomber sur son sein sa belle tête blonde, et des ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses grands yeux bleus.

V.

UNE APPARITION.

Je suis encore ému !...crois moi, ma tendre mère,
Ce spectre errant, livide !. .est celui de mon père !
***

C'était la veillée du *jour des morts*. Nulle lueur ne combattait les ténèbres que la nuit répandait sur la terre ; nulle étoile ne scintillait au firmament. Le vent soufflait avec violence et hurlait dans la cheminée ; au dehors, il faisait gémir plaintivement les branches des arbres, qu'il dépouillait d'un reste de feuilles. C'était un de ces soirs où l'âme, oppressée de tristesse, est assaillie par de lugubres idées, un de ces soirs où tout ce qui respire est en proie à des craintes paniques.

Mme Vigny était allée veiller au chevet d'un mourant; ses deux enfants, restés seuls, étaient assis près d'une table ronde, placée au milieu du salon.

Les glas que l'on sonnait depuis cinq heures de l'après-midi affectaient Eugénie et lui rappelaient des personnes qu'elle avait connues et qui n'étaient plus. Pour fixer son attention vagabonde, qui ne se portait que sur les spectres et les fantômes, elle lisait l'histoire de *Don Quichotte de la Manche*. Tout rempli d'intérêt qu'est cet ingénieux ouvrage, elle était continuellement distraite. A chaque instant, elle communiquait à son frère les remarques que lui suggérait la circonstance, remarques qui étaient capables de faire dresser les cheveux des personnes qui croient aux revenants.

Quant à l'impressionnable Tancrède, qui avait une soif insatiable d'émotions, il aurait pu être pris pour une statue, n'eussent été ses yeux, qui parcouraient avec une

avide rapidité les pages d'un livre où son esprit se repaissait d'horreurs. Sa sœur, en ayant lu le titre, sentit un frisson lui parcourir tous les membres : ce volume était les *Disquisitions magiques* de Delrio, qu'elle avait lu récemment. De ce moment, chaque rafale de vent qui soupire, se plaint et râle, en s'engouffrant dans la cheminée, donne de la peur à Eugénie. Chaque craquement des arbres du jardin qui s'inclinent et se redressent sous les efforts de la tempête, la fait se ressouvenir de quelqu'un des drames diaboliques que contiennent les *Disquisitions*. Ses nerfs deviennent d'une si grande irritabilité, que les moindres sensations extérieures lui sont pénibles. N'en pouvant plus, elle ferme son livre et appuie sa tête dans sa main gauche de manière à se cacher les yeux ; mais restent les yeux de l'esprit auxquels se présentent des scènes de meurtre, de rapt et d'incendie. Il est certain que si quelqu'un l'eût touchée pendant qu'elle était dans cet état intolérable,

il en serait résulté de funestes conséquences.

Absorbé, qu'il était, Tancrède ne s'apercevait point que la chandelle était consumée et près de s'éteindre ; mais l'insuffisance de la lumière l'ayant forcé à s'arracher de sa lecture, il vit qu'il en fallait une autre. Il allait pousser sa sœur, qu'il pensait dormir, pour la lui demander, lorsqu'il entendit très distinctement monter quelqu'un sur la galerie dont était ornée la façade de la maison.

A ce bruit, Eugénie se lève éperdue ; se pressant contre son frère, elle lui met une main tremblante sur le bras. La chandelle s'éteint....et au même instant, ils entendent heurter violemment à la porte. Tancrède demeure immobile, attendant que le visiteur nocturne se fasse connaître ; sa sœur se rapproche de lui.

On frappa plus fort. Chaque coup se faisait sentir au cœur d'Eugénie, comme s'il eut été la plaque sur laquelle fût retombé

le marteau. Puis, suivit un frottement de pieds aussi nourri que s'il y avait eu, sur la galerie, une compagnie de soldats indisciplinés. Enfin, une effroyable... toux, telle que les seuls poumons de Girard pussent en produire de semblable, termina l'incertitude dans laquelle était Mlle Vigny, état cruel pour une victime des maux de nerfs. Cette voix connue rassura Tancrède : il s'empressa d'ouvrir la porte à son ami, tandis que sa sœur allumait une chandelle.

—Ah ! certes ! quelles ténèbres ; je me croirais tout-de-bon descendu au séjour de ceux qui inspirent ce soir de la peur à tant de monde, si je n'eusse cogné comme un mort ne le saurait faire, vu qu'étant dépouillé de la matière, il doit avoir le bras moins pesant qu'un bon vivant.

—Que vous avez bien fait d'être venu, monsieur Girard ! dit Eugénie, dont le visage avait pris une expression de sécurité et de joie, au lieu de la terreur qui y était empreinte peu auparavant,

—Je savais bien que vous ne seriez point fâchée d'avoir un défenseur de plus : je serais venu plus tôt, si l'on ne m'eût point demandé pour la moribonde auprès de laquelle est votre mère. Avouez sincèrement, mademoiselle, que vous n'êtes pas complètement exempte du reproche que méritent nos compatriotes de la campagne, pour la crainte toute puérile dont ils sont pénétrés durant l'*octave des morts*. A les croire, la terre est peuplée de revenants pendant ces huit jours : durant toute cette semaine, ils ne parlent que d'apparitions surnaturelles. La vieille Rochon, chez qui je suis en pension, est tellement effrayée, qu'elle n'a pu souper. Je suis persuadé qu'elle va passer la nuit à marmotter des chapelets pour l'âme de celui-ci, de crainte qu'il ne lui *arrache ses couvertures* ; à balbutier litanie sur litanie pour le repos de celui-là, afin qu'il ne lui *tire point les orteilles*.

—Ne raille pas cette brave femme, docteur, dit Tancrède : c'est y perdre ta philo-

sophie ; je t'ai répété souvent que mon père a une fois apparu à ma sœur.

Ces paroles rendirent Eugénie toute sérieuse, et une grande pâleur ne tarda point à envahir son joli visage.

—Jusqu'aujourd'hui, dit Girard, vous m'avez parlé de cet étrange évènement d'une manière si vague, que vous n'avez fait qu'exciter ma curiosité ; si vous n'avez pas d'objections à opposer à mon désir, voudriez-vous me le raconter ?

—Je le ferai, puisque cela vous intéresse, répondit Eugénie, à voix basse.

Bien que Tancrède eût souvent entendu raconter cette histoire par sa sœur, il y prenait chaque fois un nouvel intérêt ; il s'approcha d'Eugénie, ainsi que Girard, et tous deux, dans un profond silence, lui prêtèrent une oreille attentive.

—C'était un Dimanche, commença Mlle Vigny avec émotion. Je pouvais avoir sept ans et mon frère, huit. Pour assister à l'office divin, ma mère nous avait laissés

sous la surveillance d'une servante ; celle-ci s'occupait à la cuisine, tandis que nous nous amusions dans le jardin. Après avoir bien couru, bien joué et s'être bien lassé, Tancrède alla demander une beurrée à la servante. Restée seule, je me couchai sur un banc du berceau qui se trouve au fond du jardin, à cet endroit où commence l'épaisse ceinture d'arbres qui borde la rivière. A peine y étais-je, que j'entendis derrière moi un bruit de pas presque imperceptible. Je me levai, pour voir qui venait.

Malgré la vigne dont était recouvert le treillis qui forme le berceau, je pus distinguer confusément une grande forme noire...

Arrivée à cet endroit de son récit, Eugénie parut vivement agitée ; pour Girard, l'intérêt qu'il y prenait était tel, qu'il tenait ses yeux fixés sur la bouche de Mlle Vigny, comme pour deviner ses paroles avant qu'elles en sortissent.

—Saisie de frayeur, continua Eugénie, je pris mon élan pour m'enfuir ; mais ce ne

fut que pour tomber dans les bras d'un homme vêtu d'un habit de drap bleu, à boutons jaunes.— " N'aie point peur, " me dit-il d'une voix dont l'inflexion était rendue très douce ; en même temps, il me couvrait de baisers et me pressait sur son sein. Ma surprise et ma crainte, plus que son injonction, m'empêchèrent de pousser le moindre cri. Un peu rassurée par ses caresses, j'osai lever la vue sur son visage. Il était bien peu propre à inspirer de la confiance à un enfant : une forte moustache et une longue barbe noires en couvraient la partie inférieure ; sous d'épais sourcils étincelaient des yeux d'un éclat extraordinaire, sur lesquels les miens se fixaient invinciblement. Mon sang s'échauffa sous ce brasier ardent : je le sentis refluer à mon cœur, qu'il semblait vouloir dissoudre. Toute mon appréhension disparut ; non seulement je me prêtai de bonne grâce aux embrassements de l'étranger, mais je passai mon bras autour de son cou, m'écriant, ivre d'enthousiasme filial :

—" Mon père !...."

Je venais de reconnaître, chez l'inconnu, les traits que ce tableau avait gravés dans ma mémoire.

En disant ces mots, Mlle Vigny désignait du doigt un portrait suspendu au mur. Girard le regarda et, aussitôt, il éprouva comme une commotion électrique.."Serait-ce, se demanda-t-il, le généreux marin qui m'a sauvé la vie, lorsque j'étais enfant ?.... Je n'en suis point certain... non, puisque monsieur Vigny était mort alors...néanmoins...d'ailleurs, je ne suis pas en état d'en juger : ma mémoire a conservé son image trop peu fidèlement, vu la circonstance où je me trouvais."Tel fut le monologue intérieur auquel se livra le docteur.

Après une pause de quelques minutes, Eugénie reprit ainsi :

—Mon père suspendit à mon cou une chaîne et un médaillon d'or, que j'ai toujours considérés comme des reliques tant qu'ils ont été en ma possession ; puis, s'étant penché

pour me donner un dernier baiser, il mouilla mon front de ses larmes.

Il se dirigeait précipitamment vers les arbres, lorsqu'une voix secrète et mystérieuse me révéla qu'un être nécessaire à mon bonheur s'éloignait. Je voulus le retenir, et je m'écriai à double reprise : "Papa ! papa ! "

Cette ombre chérie s'arrêta, se retourna de mon côté ; l'envie de condescendre à mon désir parut la faire hésiter à continuer sa marche.

Voyant l'auteur de mes jours ainsi immobile, je me précipitai vers lui...alors il fit quelques pas audevant de moi... s'arrêta de nouveau, et me dit : " Prie pour ton père, Eugénie ! " Ayant ainsi témoigné sa volonté, il s'enfonça dans le bosquet, où je la perdis de vue.

Laissée à moi-même, je versai des pleurs, poursuivit Mlle Vigny, sans remarquer la singulière expression qu'avait produite sur la figure de Girard l'allusion faite à une

chaîne d'or. Je me rendis à la maison, où je contai ce qui venait de se passer. A l'aspect des magnifiques bijoux qui décoraient ma poitrine, la servante ne put douter de la vérité de mon récit ; laissant là le repas qu'elle préparait, elle s'enfuit chez le voisin, nous emmenant, mon frère et moi.

A son retour de l'église, ma mère fut très surprise de trouver le dîner brûlé, la maison abandonnée, ses enfants disparus. Son étonnement n'eut plus de limites lorsque, nous ayant rejoints, elle admira ma chaîne et connut celui qui me l'avait donnée.

—Le médaillon contenait-il quelque chose ? s'informa Girard.

—Une traite de la valeur de cinq cents louis.

—Madame Vigny a-t-elle cru que ces différents objets venaient de son époux ?

—Certainement !

—Et a-t-elle pensé qu'il vous avait réellement apparu ?

—Comment eût-il pu en être autrement ?... néanmoins, elle m'a dit qu'elle s'était vaguement flattée, pendant quelques mois, que mon père vivait encore, et que sa visite pouvait avoir pour but de nous faire soupçonner son existence et espérer son retour. Le temps a fait évanouir cet espoir.

—Madame Vigny a entretenu des doutes sur la mort de votre père !...Il n'a donc pas fini ses jours auprès de vous ?...Quelle est la maladie à laquelle il a succombé ?

—Quoi ! vous n'êtes pas mieux informé du triste sort qu'a eu mon père ?

—Tout ce que j'ai appris, c'est qu'il est mort depuis plusieurs années.

—Mon père, dit Tancrède, était un homme d'une nature exubérante et pleine d'ardeur. Fatigué de la vie inactive du commerce, dont le lendemain ressemble à la veille, il résolut de l'échanger contre la carrière aventureuse du marin. Trois ans après son mariage, il confiait son magasin à

un commis, dont mon oncle Pérault devait surveiller les transactions, et s'embarquait sur une goëlette qui voyageait dans les parages du St. Laurent. Il vint visiter ma mère deux fois durant les dix-huit mois qui suivirent son départ, et lui écrivit aussi souvent qu'il le put, c'est-à-dire, de tous les endroits de poste où abordait le vaisseau. Ce laps de temps écoulé, ma mère reçut une lettre cachetée en noir, que lui avait écrite un curé de Rimouski. Elle était veuve et, ma sœur et moi, nous étions orphelins. L'embarcation que montait mon père avait fait naufrage et il avait péri dans les flots. De tout l'équipage, il n'y avait eu que trois hommes de sauvés, dont ma mère lut les noms dans un journal, une semaine plus tard.

VI.

DEUX MARCHANDS.

L'amitié ne se mesure pas toujours sur l'estime mutuelle de deux amis, mais sur la force d'intérêt qui les unit.

Halvétius.

—Vous êtes le bienvenu! dit M. Pérault, parlant à un homme sur les vêtements duquel les taches d'huile et les gouttes de melasse se disputaient l'espace.

—Ha! monsieur O'Brien! s'écria Pauline en saluant familièrement celui auquel ces paroles étaient adressées.

Comme plusieurs de ses compatriotes, l'Irlandais mettait beaucoup d'exagération dans ses actes extérieurs de religion et de politesse. Au lieu de se courber à l'entrée de l'appartement, il s'avança entre Mlle

Pérault et son père, qui étaient vis-à-vis l'un de l'autre; saluant son confrère, il donna à son corps une pose fort peu respectueuse pour Pauline. Malgré l'inclination gracieuse qu'il fit ensuite à celle-ci, elle ne lui pardonna jamais la première, qui, pour ne lui avoir pas été adressée, n'en avait été que plus impolie pour elle. Aussi, le petit cercle d'amis qu'elle voyait en fut-il bientôt instruit. Ce fut un coup de pinceau ajouté au portrait du *révérencieux* fils de la Verte Erin.

—Vous avez grandement perdu, monsieur O'Brien, dit Pauline, en ne venant pas, hier au soir, faire de la *tire* avec nous.

—Je ne doute pas que vous ayez eu bien du plaisir; mais il m'a été absolument impossible de laisser mon magasin : il y est venu beaucoup de monde pendant la veillée.

—N'en parlons plus, dit Pauline. Le gain que vous avez fait a dû amplement vous dédommager de la légère privation

que vous a imposée la nécessité de rester chez vous.

Mlle Pérault s'exprimait ainsi dans le but de connaître jusqu'où allait la galanterie de l'Irlandais.

—Certainement ! certainement ! s'empressa-t-il de répondre, tombant dans le piége qu'elle lui avait tendu et faisant évanouir chez elle toute raison de douter qu'il aimât les demoiselles plus que l'argent.

En effet, l'or était son dieu ainsi que celui de M. Pérault. Pauvre Pauline !...elle ne savait pas qu'elle était la victime qu'ils lui voulaient sacrifier !

—Nous formions une nombreuse réunion : demandez à mon père combien de melasse nous avons dépensée.

—Tu ne devrais pas en parler, intervint M. Pérault : tu en as fait gaspiller par tes amis deux fois plus qu'ils n'en ont mangé.

—Vous paraissiez cependant bien joyeux et bien satisfait.

—Parce que je savais que vous n'étiez point les seuls à gaspiller du sirop de canne, hier au soir, et que vers le milieu de la veillée plusieurs, qui en avaient fait provision, seraient obligés de venir en acheter encore : l'évènement a justifié mes prévisions. Pour vendre de la melasse, monsieur O'Brien, n'est-ce pas qu'aucun temps n'est comparable à celui de la *Sainte Catherine*, si ce n'est celui de la *Mi-Carême ?*

—Vous oubliez le *mercredi des cendres*, reprit Pauline, où il n'y a pas une famille canadienne qui ne mange à son dîner des crêpes avec de la melasse.

—Chaque peuple a ses usages, dit M. O'Brien. L'Anglais ne laisse point passer Noël sans goûter au *Puding* ; l'Américain, lui, se fait un devoir religieux de manger une oie rôtie, le jour de *Thanks giving*.

—Eh ! les habitants de l'Irlande nont-ils aucun usage de ce genre ? s'informa mali-

cieusement M. Pérault, qui n'était pas ignorant de la chose.

—Le jour du baptême d'un enfant, répondit M. O'Brien avec un peu de confusion, mes compatriotes invitent leurs voisins à venir manger avec eux des galettes faites avec de la farine de seigle et du lait de beurre.

—Diantre ! s'écria M. Pérault en riant, votre mets national n'est pas de beaucoup meilleur que le nôtre. Quand tu voudras les comparer, Pauline, tu pourras inviter à souper M. O'Brien et ceux de tes amis qu'il te plaira d'avoir. Je te donne carte blanche pour l'occasion.

—Vous êtes un bien bon père, monsieur Pérault.

—Le fait est que je suis indulgent à l'excès ; aussi ma fille jouit-elle d'une liberté trop complète. Je me repentirai peut-être de lui avoir laissé tant de latitude.

—Je ne suis pas certain de vous comprendre, dit M. O'Brien.

—Je veux dire que Pauline, libre comme elle est maintenant, est exposée à contracter quelque liaison qui lui donnerait plus tard bien du chagrin.

—Vous ne devez pas le craindre, balbutia Pauline en pâlissant; elle comprenait combien ces mots étaient gros d'orages pour l'avenir.

M. Pérault ne lisait pas aussi facilement dans le cœur humain que dans ses livres de compte; il prit l'embarras de Pauline pour un effet de la timidité.

La jeune fille, désirant ramener à son point de départ une conversation qui la mettait mal à l'aise, adressa les paroles suivantes à M. O'Brien:

—Si vous étiez venu veiller ici, hier au soir, vous y auriez rencontré le docteur Girard, avec lequel vous semblez vous lier d'amitié.

—Je m'amuse bien avec lui et le considère un charmant jeune homme. En est-il ainsi avec vous, mademoiselle?

—Je le trouve un peu fat. Ce défaut est surtout accusé par la recherche qui caractérise ses vêtements, Mais il vaut mieux être trop toiletté que de ne pas l'être assez.

M. O'Brien sentit fort bien que les derniers mots de Mlle Pérault contenaient une insinuation à son adresse. De ce jour, il ne se présenta jamais devant Pauline sans être dans ce qu'il appelait complaisamment son *full-dress*.

—Monsieur Girard a déjà une clientelle considérable, dit M. Pérault: les pratiques de notre vieux médecin s'en vont à lui comme par un enchantement. Si l'on était au temps des fées bienfaisantes, j'en supposerais une à son service.

—Je suis cette fée, dit M. O'Brien en souriant d'un air triomphant. Comme le vieux docteur est riche et que monsieur Girard ne l'est point, j'ai cru devoir protéger ce dernier. Si vous faites attention, vous vous apercevrez que presque toutes les pratiques de monsieur Girard sont les miennes.

—Vous dites que le jeune docteur n'est point riche !... Vous êtes grandement dans l'erreur : il possède de magnifiques propriétés et il est l'unique enfant d'un des négociants les plus fortunés de Montréal.

—Ce serait un bon parti pour mademoiselle Pauline, répliqua M. O'Brien avec un dépit manifeste, qu'il ne s'efforçait pas trop de déguiser.

La figure de M. Pérault s'épanouit.

—Quelle est donc votre fortune, demanda-t-il, puisqu'elle vous permet de taxer monsieur Girard de pauvreté ?

—Ma fortune ! reprit l'Irlandais avec un sourire ineffable et en secouant la tête d'un air goguenard ; le monde ne la connaîtra que par mon contrat de mariage.

—Dans ce cas, intervint Pauline d'un ton suffisamment moqueur, hâtez-vous de vous marier, si vous tenez à ce qu'on en sache le montant...

Un regard sévère de M. Pérault interrompit Pauline.

Elle avait raison : il était grandement temps que M. O'Brien se pressât ; il avait quarante ans et chez lui rien ne rachetait cet âge.

—Pour ne pas déclarer le montant de vos richesses, lui dit M. Pérault, vous retarderez peut-être le contrat de mariage qui doit nous le faire connaître.

M. O'Brien, lisant dans la pensée de M. Pérault, répliqua de suite d'un ton à la fois sérieux et enjoué.

—Vous pouvez avoir raison. Pas plus tard que demain, je vais compter mes biens et publier partout le résultat de mes calculs.

Pauline, que faisait trembler toutes ces allusions au mariage et à la fortune de M. O'Brien, s'empara du premier prétexte qu'elle put trouver pour quitter l'appartement.

Lorsqu'elle se fut retirée, son père et M. O'Brien engagèrent un important entretien, qu'ils prolongèrent bien avant dans la nuit. Elle en était le sujet : il ne

s'agissait de rien moins que de la marier. Avec qui ?... C'est ce que vous apprendra ce fragment de conversation.

—Je vous assure, disait l'Irlandais, que non seulement mademoiselle Pauline ne m'aime point, mais encore qu'elle me déteste.

—Je proteste du contraire ! Je dois être plus que vous au fait des sentiments de ma fille : je ne vous dis point qu'elle raffole de vous, mais elle vous aime assez pour devenir votre femme.

—Elle vous le fait croire de crainte de vous contrarier et de s'attirer votre courroux, mais en attendant elle ne s'amuse pas moins avec son cousin Tancrède. Si elle m'estime suffisamment pour consentir à être mon épouse, pourquoi ne nous unissez-vous point de suite ?... Sera-ce quand elle l'aimera éperdument que vous me la donnerez ?

Le front de M. Pérault s'assombrit lorsqu'il entendit prononcer le nom de son neveu.

—Elle est trop jeune, reprit-il, pour la marier maintenant : attendez encore un an pour le moins. Quant à son cousin, il m'est impossible d'empêcher qu'elle le voie ; car je ne puis lui défendre de visiter et de recevoir quelques personnes, surtout les membres de la famille. Je ne veux point l'exposer à mourir de tristesse et d'ennui. Considérez qu'elle n'a ni mère, ni frères, ni sœurs, et que mes occupations ne me permettent point de lui tenir compagnie.

—Si elle s'éprend d'un vif amour pour votre neveu et que vous vous opposiez à leur union, ce sera quelque chose de plus malheureux pour elle.

—Je ne saurais trop vous répéter qu'elle est une enfant soumise et qu'elle en passera par tout ce que je voudrai. Afin de la prémunir contre toute tentative de Tancrède, je vais commencer, dès demain, à la familiariser avec l'idée qu'elle sera prochainement votre épouse.

—Précisément pour qu'elle se jette plus

tôt dans les bras du jeune Vigny : connaissant la grande tendresse que vous avez pour elle, votre fille se tiendra pour certaine que vous ne la contraindrez jamais d'épouser un autre homme que celui qu'elle se sera choisi. Dans l'amour de son cousin, elle cherchera un refuge contre l'aversion qu'elle entretient pour moi.

—Mais, mon cher monsieur, où pêchez-vous cette aversion ?

—Dans bien des choses : par exemple, je suis convaincu que ce n'est que par condescendance pour vous que votre demoiselle m'a tenu compagnie ce soir ; encore, n'est-elle restée que le moins de temps possible.

—Sont-ce là toutes vos preuves ?.... j'aurais dû dire vos hypothèses.

—Non, monsieur : l'autre jour, m'étant trouvé en tête-à-tête avec mademoiselle Pauline, j'entamai un discours qui n'avait qu'une très légère teinte de galanterie ; mais à peine avais-je commencé, qu'elle

m'imposa silence très formellement, alléguant sa jeunesse pour justifier sa conduite ; elle me pria de ne la considérer que comme une simple amie.

.....

.....

Vous êtes peut-être surpris, lecteurs, de voir en si bons termes deux marchands rivaux. Voici le mot de cette énigme. Ce que M. O'Brien faisait perdre à M. Pérault, celui-ci s'en consolait en pensant que "cela reviendrait dans la famille." Pareillement, de son côté, l'Irlandais se flattait que ce qui lui était enlevé par son concurrent lui serait donné avec le reste, s'il obtenait la main de Pauline. D'ailleurs, ces deux hommes avaient trop les mêmes instincts pour ne pas s'entendre. Ils étaient essentiellement marchands et ne l'oubliaient jamais, qu'il fût question de melasse ou d'affaires de famille.

VII.

REMORDS.

> Celui que domine la cupidité n'est plus susceptible des sentiments qui honorent l'humanité ; il oublie ses devoirs et se fait une âme de bronze qui étouffe les vifs remords de la conscience et de l'honneur.
>
> *Bourdaloue.*

M. Pérault, s'étant mis au lit en réfléchissant au mariage projeté entre sa fille et l'Irlandais, ne tarda point à en être agité pendant son sommeil. Il parlait si haut que Pauline crut qu'il l'appelait. Elle se leva aussitôt et se dirigea vers sa chambre, qui était voisine de la sienne. Mais comme elle allait y entrer, elle entendit distinctement prononcer le mot "Vigny". Elle s'arrêta, croyant que son père s'entre-

nait avec quelqu'un ; puis, trouvant étrange l'inflexion de sa voix, elle essaya de saisir le sujet de la conversation.

—Pardonne-moi, Vigny, disait M. Pérault d'une voix lamentable ; au lieu de protéger ta veuve et tes enfants, je me suis servi, pour les dépouiller, de mon titre de curateur et de la confiance qui m'était accordée ! ....D'une position honorable, sinon brillante, je les ai précipités dans un état voisin de l'indigence !... Pardonne-moi ! pardonne-moi !...

Lorsque Pauline entendit ces supplications, elle ne sut se défendre d'une frayeur inconnue. Elle voulut retourner sur ses pas, mais elle n'en eut point la force. Elle resta clouée au même endroit, le cou tendu, la respiration gênée ; en même temps, une sueur froide inondait tout son corps.

Après quelques minutes d'un silence qui n'avait été troublé que par les sanglots de son père, Pauline entendit de nouveau :

—C'est encore vrai ! ... je suis un misé-

rable sans entrailles ni honneur !... Ces cinq cents louis que tu avais apportés étaient suffisants pour rétablir les affaires de ta famille...Elle jouirait encore de beaucoup d'aisance, si j'avais alors mis fin à mes vols et que j'eusse agi plus honnêtement !...Pardonne-moi !...Ces cinq cents louis, je les ai accaparés en grande partie... Les remords m'ont toujours tourmenté, et je les ai toujours appaisés par la résolution que je prenais de réparer mes injustices. Je n'avais qu'un moyen de le faire sans me perdre de réputation, c'était de donner à ton fils la main de sa cousine ; mais l'intérêt, qui exerce tant d'empire sur moi, m'a fait agir cette nuit de manière à me priver de ce moyen...Eloigne-toi !...Eloigne-toi !...Je vais tenter tout ce qui est en mon pouvoir pour relever la fortune de ta famille !...

Pauline, qui avait ouï raconter par Eugénie l'apparition de M. Vigny, crut qu'il apparaisssait aussi à son père. Ce qui lui

donnait cette idée, c'est qu'elle ne distinguait point d'autre voix que celle de M. Pérault. Cette voix était si déchirante et exprimait tant de terreur, que beaucoup de personnes n'auraient pu s'empêcher de penser comme elle.

Suivirent des sons rauques et des paroles inarticulées, que dominait le mot *pardon*, prononcé à plusieurs reprises. Mlle Pérault crut que le spectre étranglait son père. Eperdue, elle se précipite dans l'appartement de celui-ci, qu'éclairait faiblement la lune. Elle n'osait regarder autour d'elle, tant elle avait peur d'apercevoir son oncle Vigny. M. Pérault mit fin à ses craintes en lui adressant la parole.

—Etes-vous malade, mon père ? lui demanda-t-elle.

—Non ; c'est un affreux cauchemar qui m'a tourmenté, pendant mon sommeil. Je ne comprends point comment je n'en suis pas mort !...Hélas ! si ce n'était qu'un rêve ?... Que je suis malheureux, Pauline !

—Vous m'inquiétez... Qu'avez-vous ?

— Ton oncle m'a apparu en songe ; il m'a menacé de m'ôter la vie à moins que je ne t'unisse à mon neveu, qui serait plus fortuné si j'avais mieux géré ses biens. J'avais déjà formé et nourri ce projet depuis longtemps.

M. Pérault, ressentant le besoin d'être seul, envoya sa fille se recoucher ; mais celle-ci ne s'endormit que plusieurs heures après, tant les idées se suivaient avec rapidité dans son cerveau, et tant le chagrin et l'espérance s'y combattaient l'un l'autre. Quoique Tancrède ne lui eût jamais déclaré son amour, elle se savait aimée de lui et le payait de retour. Pendant la dernière veillée, elle avait compris que son père ne lui permettrait jamais de l'épouser, à cause de son manque de fortune. Après être montée dans sa chambre, elle avait pesé les démarches de l'Irlandais et la manière dont elles étaient vues par M. Pérault ; la conséquence qu'elle en avait tirée, c'est

qu'elle avait raison de craindre de voir unir son sort à celui de M. O'Brien. Elle avait beaucoup pleuré et sanglotté ; puis, elle s'était endormie pour ne se réveiller qu'au bruit de la scène que l'on vient de lire.

La culpabilité de son père était un malheur pour cette enfant douée d'un grand amour filial. Elle pleura sur cette nouvelle infortune ; en suite, elle s'essuya les yeux, sourit et se trouva le cœur soulagé. Nous ne savons si ces deux moments de douleur avaient tari la source de ses larmes, ou si elle trouvait la mesure adoptée par son père assez efficace pour racheter les dépradations de celui-ci et calmer ses propres craintes ; mais une chose certaine, c'est que, lorsqu'elle s'endormit, des songes riants effleurèrent son front de leurs ailes.

.....

.....

Le lendemain, à la vue des nombreuses charges de marchandises que recevait M. O'Brien et qui témoignaient de la prospé-

rité de son commerce, les terreurs que M. Pérault avait éprouvées pendant la nuit se dissipèrent pour faire place à la cupidité, qui régna de nouveau dans son âme. Il ne voulut plus accorder au jeune Vigny la main de Pauline, ni renoncer, dans l'intérêt de celle-ci, à la brillante fortune de l'Irlandais, dont une partie aurait suffi pour réparer les torts qu'il avait causés à la famille de sa sœur.

Il s'empressa d'annoncer à sa fille la nouvelle résolution qu'il avait adoptée, de crainte que, si elle se nourrissait longtemps de l'idée d'épouser Tancrède, son chagrin ne fût trop profond quand elle apprendrait qu'elle ne le pouvait point.

vent ; je puis même affirmer qu'on trouverait bien peu d'indigents. Pensez-vous que le Ciel ait fait une exception en votre faveur ?

—Ceci n'est pas si rare que vous semblez le croire, docteur.

—Je sais que bien du monde prétend avoir eu commerce avec les morts : la vieille Rochon, par exemple, assure que mon squélette a imploré ses prières, le soir que je suis venu veiller. Sur la demande que je lui ai faite de m'apprendre ce qu'il lui avait dit, elle m'a répondu : — *Dame* ! le pauvre *esquarlette* n'était point capable de parler, puisque vous lui avez enlevé la langue ainsi que le reste des chairs ; mais il essayait de se faire comprendre en s'agitant les os."

—Pas de plaisanteries sur ce sujet, docteur ; continuez plutôt de m'exposer les motifs qui vous empêchent de croire que mon père m'ait apparu.

—Me penseriez-vous par hazard au bout

de mes arguments ? demanda Girard en souriant.

—Je le pense ! répondit Eugénie en s'efforçant de rire, car elle était froissée dans ses opinions les plus chères.

—Toute plaisanterie de côté, dit Girard en prenant tout-à-coup une voix sérieuse, mais animée, il me semble que je suis capable de réfuter tout ce que vous pouvez alléguer pour prouver cette apparition.

—Eh bien ! si ce n'est point mon père qui m'ait donné les bijoux et la lettre de change, qui est-ce ?

—Quelque vivant.

—Un vivant bien charitable ! reprit en souriant malicieusement Mlle Vigny, qui triomphait à son tour.

—Peut-être moins charitable que vous ne le pensez.

—Un vivant moins charitable que je ne le pense....répéta Eugénie, cherchant à découvrir le sens des paroles du docteur.

—Cette prétendue apparition, que vous soutenez si chaleureusement, ne semble être qu'une restitution.

--Une restitution !... je ne vous comprends plus.

—Comme quelqu'un qui vous aurait fait tort et qui aurait adopté ce moyen pour le réparer.

—Je vois enfin où vous désirez en venir... Mais pourquoi cette personne aurait-elle choisi un expédient aussi extraordinaire ?

—Pour ne point donner prise, par exemple, aux soupçons que vous auriez pu former contre elle.

Permettez-moi de vous dire, monsieur Girard, que vous avez d'étranges idées.

—Mes idées sont moins étranges que les vôtres: vous appelez miraculeux un évènement qui arrive tous les jours, tandis que je le trouve ordinaire et l'apprécie à sa juste valeur.

—Depuis quand fait-on le revenant pour rendre ce que l'on a dérobé, lorsqu'on

peut le faire de beaucoup d'autres manières plus faciles ?

—Depuis quand les lettres de change, les chaînes et les médaillons d'or tombent-ils du ciel ?

—Supposons que vous ayez raison sur ce point. Dites-moi s'il était possible à quelqu'un de révêtir les traits de mon père pour mieux m'en imposer ?

—C'était tout au plus une personne qui lui ressemblait.

—Où est cette personne, que je n'ai plus revue ?

—Elle est absente.

—Eh ! pour quel motif se serait-elle trouvée ici précisément à l'époque où elle pouvait être utile ?

—La connaissance du motif qui l'a conduite en ces lieux n'éclaircirait pas beaucoup la question : sa grande ressemblance avec monsieur Vigny peut avoir fait naître l'idée d'agir de la sorte.

—Mais cette ressemblance n'eût pas été si frappante !....

—C'est là que je vous attendais. Votre imagination ardente et impressionnable, surtout à l'âge que vous aviez, a prêté à un étranger les traits de votre père, qu'un tableau avait gravés dans votre mémoire et dans votre cœur ; peut-être que cet inconnu n'avait qu'une moustache et un collier de barbe pour tout point de conformité avec l'auteur de vos jours.

—Je vais mettre fin à notre discussion en vous disant que le prétendu étranger avait, sur la joue gauche, une cicatrice comme celle qui est restée à mon père après l'extraction d'un chancre.

—Voila qui me confond. Je vous le répète, je ne crois point qu'il y ait maintenant des visions, bien que je sache qu'il y en ait eu fréquemment dans l'ancien temps ; mais je ne saurais expliquer cette dernière circonstance.

—A l'occasion de cette cicatrice, mon-

sieur l'incrédule, je vais vous faire lire un article publié dans un journal de Boston, il y a quelques années.

Là-dessus, Eugénie ouvrit un secrétaire et y prit un porte-folio ; elle en retira une bande de papier imprimé, qu'elle présenta au docteur.

Tel en était le contenu :

" Le brig anglais le *Velocious*, arrivé " devant notre port après le temps favorable " pour y entrer, s'était mis à l'ancre près " de *l'Ile au Daim*. Durant la nuit, qui " était très obscure, un homme de la poli- " ce maritime entendit de la jetée où il était " des cris tumultueux et des détonations " d'armes à feu, qui semblaient partir du " vaisseau venu le soir. Il donna l'alarme, " et, un moment après, on poussait au large " une chaloupe canonnière, montée par des " matelots courageux. Comme elle s'éloi- " gnait, les citoyens accourus sur les lieux " voyaient arriver une autre embarcation, " qui, ayant le vent contraire, n'approchait

" que lentement et à force de rames. C'é-
" tait l'équipage du *Velocious*. Ceux qui
" le composaient avaient été chassés de leur
" vaisseau par des pirates, à l'exception d'une
" femme et de son enfant, qui avaient été
" gardés à bord. Ils avaient eu trois hom-
" mes mis hors de combat; ils s'étaient cons-
" titués prisonniers, et avaient été déposés
" dans l'embarcation qui avait amené leurs
" agresseurs. A la faveur de l'obscurité,
" ceux-ci évitèrent la chaloupe envoyée à
" leur poursuite. Le jour suivant, l'on ne put
" trouver un pilote nommé Lenoir, non
" plus que quelques-uns de ses compagnons;
" en outre, la chaloupe qui avait été donnée
" aux gens du *Velocious* fut reconnue pour
" être la sienne. Depuis deux ans que ce
" marin naviguait dans notre port, il s'était
" montré plein de probité; nageur intré-
" pide, il a dans plusieurs occasions exposé
" sa vie pour sauver celle des autres. Il
" est trapu, porte barbe et moustache et a
" des yeux noirs; ce qui le caractérise le
" plus, c'est une profonde cicatrice sur la

" joue gauche ; son langage est aussi plus
" correct que celui de la classe à laquelle
" il appartient. "

—Cet article doit vous prouver, dit Girard à Mlle Vigny, que toût homme qui a des favoris noirs et une cicatrice n'est point votre père.

IX

DECLARATION D'AMOUR.

Inutile, ou plutôt funeste sympathie!
Trop parfaite union par le sort démentie.
Ah ! par quel soin cruel le Ciel avait-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinait point.

Racine.

M. O'Brien et le jeune Vigny se surveillaient réciproquement dans leurs relations avec Mlle Pérault : la jalousie était le mobile de cette vigilance active et minutieuse. Or, un jour que Tancrède allait chez son oncle, il fut abordé par l'Irlandais, qui lui demanda, avec une insouciance affectée pour mieux déguiser une sensation contraire, s'il n'allait point chez M. Pérault. Sur la réponse affirmative de Tancrède, M. O'Brien s'adjoignit à lui sans plus de formalités.

Pour se rendre au salon, où se tenait Pauline, les deux rivaux durent passer devant M. Pérault, qui était sur le seuil de son magasin. Ils le saluèrent, mais ceci ne lui suffit point :

—Arrêtez-donc, dit-il à monsieur O'Brien, pour que je vous livre vos journaux ; la malle vient d'arriver.

Le père de Pauline était maître de poste.

Il ne vendait presque point ce jour-là. Pour se distraire, il avait déjà lu et relu ses gazettes. Sachant que M. O'Brien aimait les discussions politiques, il essaya de mettre ce goût à profit afin de faire une diversion à son désœuvrement. M. O'Brien fut très chagrin de se voir obligé d'entrer dans un débat avec son confrère, parce qu'il désirait empêcher un tête-à-tête entre Pauline et Tancrède. Voulant aller les joindre, il faisait de grands efforts pour trouver des arguments irréfragables, qui pussent triompher promptement des opinions que lui opposait son malencontreux adversaire ;

mais au lieu de terminer la contestation, ils avaient l'effet de la camphine versée sur le feu pour l'éteindre.

Comme une discussion politique a toujours quelque chose d'aride, et que plusieurs de nos lecteurs pourraient aimer mieux un entretien d'amour, nous allons de préférence leur rapporter la conversation que tenaient Pauline et Tancrède.

—Ne me parle point si sérieusement, Tancrède, disait Pauline : j'ai une forte disposition au *diable bleu*. (*)

—Cependant, je désirerais t'entretenir d'une chose assez importante.

—Tu peux m'en faire part, pourvu que ce soit d'un ton enjoué.

—C'est bien ! cousine : je parlerai sans économie de rires.

—Eh ! quelle est cette chose si importante ?

Un grand nombre de Canadiens désignent par *diable bleu* ce que les Anglais appellent le *spleen*.—*Note de l'Editeur.*

—Je te la communiquerai lorsque tu auras le *diable couleur de rose*.

—Ma curiosité féminine ne peut s'accommoder d'un délai qui pourrait être long.

—Es-tu comme cette pauvre Eugénie ?... Je ne la reconnais plus : elle est abattue, ne parle point, ne mange presque pas. Elle est continuellement plongée dans de longues rêveries ; si quelqu'un lui adresse la parole, elle répond d'une manière incohérente.

—Il y a cette différence entre nous qu'elle se complaît dans sa tristesse et prend tous les moyens possibles pour la nourrir, tandis que, moi, je cherche à la secouer.

—Est-ce que votre mélancolie, à toutes deux, daterait de plusieurs jours ?

—Non....il n'y a qu'aujourd'hui..... que je suis triste.

—Je pensais que ton *diable bleu* était aussi mensonger que vos migraines de bon

ton ; mais je commence à croire le contraire. Tu as même pleuré, si je ne me trompe.

—Par suite d'une légère déception.... Veux-tu me faire plaisir, Tancrède ?

—Cela me plaît assez.

—Eh, bien ! essaie de m'égayer.

—C'est convenu ! Je ne puis mieux remplir cette douce tâche qu'en t'apprenant que l'amour, qui, je n'en doute point, vous fait éprouver tant d'ennui, à toi et à ma sœur, est un mal qui porte en soi son remède ; un duc d'Orléans a dit quelque part que " le mariage est la fin des ennuis. "

—Quand il est bien assorti ! répliqua Pauline avec amertume.

—On peut le faire tel.

—C'est maintenant impossible pour moi dans notre village !... Es-tu capable de m'y trouver un parti convenable ?

—Certainement ! mais bien entendu que ce soit pour rire ; car pour trouver un parti

digne de toi, il me faudrait des recherches pour le moins *sérieuses*, ce qui serait m'éloigner des conditions que tu m'as imposées.

—J'accepte le compliment, puisque tout ce que nous disons est pour rire. Voyons ! je suis curieuse de savoir quel est l'homme à qui tu fais l'honneur de le juger digne de ma main.

—Le docteur Girard ?...

—Son cœur appartient à Eugénie... Continue ta nomenclature nuptiale.

—Le notaire Durand ? ...c'est un homme bien aimable.

—Eh ! Tancrède ! je connais le notaire : je te dispense de me faire son portrait.

—N'est-il point un parti sortable ?

—Sans doute, mais je ne me soucie guère de lui : passons outre.

—Il est vrai qu'il est bien peu propre à plaire à une demoiselle ! dit Tancrède avec ironie.

—J'ignorais que tu méprisasses tes amis !

—Tu te trompes : personne n'estime le notaire autant que je le fais, seulement....

—Les absents ont toujours tort, ajouta Pauline sentencieusement.

—Mais je ne dis rien contre monsieur Durand que l'on puisse trouver blâmable !... Je t'ai peut-être blessée à mon insu, car je ne te connaissais point si zélée pour ce cher notaire.

—Brisons là-dessus.

—Le sérieux commence-t-il à se faire sentir ? demanda Tancrède avec malice.

—C'est que je pense, répondit Pauline en poussant un profond soupir, qu'Eugénie pourra se choisir elle-même un compagnon pour la vie, tandis que moi, je serai contrainte d'accepter celui que mon père me donnera !

—Si ma sœur est pour toi le sujet d'une douloureuse comparaison, monsieur Durand ne m'en inspire pas de moins affligeante. Il exerce sa profession et peut se marier : moi, qui dois être clerc pendant trois an-

digne de toi, il me faudrait des recherches pour le moins *sérieuses*, ce qui serait m'éloigner des conditions que tu m'as imposées.

—J'accepte le compliment, puisque tout ce que nous disons est pour rire. Voyons ! je suis curieuse de savoir quel est l'homme à qui tu fais l'honneur de le juger digne de ma main.

—Le docteur Girard ?...

—Son cœur appartient à Eugénie... Continue ta nomenclature nuptiale.

—Le notaire Durand ? ...c'est un homme bien aimable.

—Eh ! Tancrède ! je connais le notaire : je te dispense de me faire son portrait.

—N'est-il point un parti sortable ?

—Sans doute, mais je ne me soucie guère de lui : passons outre.

—Il est vrai qu'il est bien peu propre à plaire à une demoiselle ! dit Tancrède avec ironie.

—J'ignorais que tu méprisasses tes amis !

—Tu te trompes : personne n'estime le notaire autant que je le fais, seulement....

—Les absents ont toujours tort, ajouta Pauline sentencieusement.

—Mais je ne dis rien contre monsieur Durand que l'on puisse trouver blâmable !... Je t'ai peut-être blessée à mon insu, car je ne te connaissais point si zélée pour ce cher notaire.

—Brisons là-dessus.

—Le sérieux commence-t-il à se faire sentir ? demanda Tancrède avec malice.

—C'est que je pense, répondit Pauline en poussant un profond soupir, qu'Eugénie pourra se choisir elle-même un compagnon pour la vie, tandis que moi, je serai contrainte d'accepter celui que mon père me donnera !

—Si ma sœur est pour toi le sujet d'une douloureuse comparaison, monsieur Durand ne m'en inspire pas de moins affligeante. Il exerce sa profession et peut se marier : moi, qui dois être clerc pendant trois an-

nées encore, je suis pris d'une vive passion, que je ne pourrai déclarer à celle qui en est l'objet qu'après l'expiration de ce terme : si je tente de le faire avant, je m'expose à ce que mes aveux soient un sujet de dérision.

La jalousie est la mesure de notre affection : quels tourments, quelles inquiétudes, ne me fera point éprouver un premier amour, toujours si violent, pendant ces trois longues années, espace de temps effrayant quand on le compare à la brièveté de la jeunesse ?

Ignorant si celle que j'aime répond à mon amour, je suis dans une anxiété continuelle : tu ne peux concevoir les supplices que j'endure lorsqu'un jeune homme de mérite lui est introduit et qu'elle paraît le voir avec plaisir.

La jalousie, aussi bien que mon grand désir d'apprendre si je suis aimé d'*elle*, me poussent irrésistiblement à jouer le rôle honteux de l'espion ; je fais tous mes efforts pour lire dans ses regards, dans ses sourires

et jusque dans ses démarches les plus insignifiantes quels sont les sentiments qui l'animent. Malgré toutes ces minutieuses, mais stériles observations, je demeure dans le même état de fiévreuse incertitude : les résultats de mes recherches se détruisant les uns les autres....

—J'étais loin de te croire si malheureux, dit Pauline en interrompant son cousin ; mais que ne déclares-tu ton amour : tu mettrais fin à tes angoisses.

—Je ferais rire de moi !...s'écria Tancrède avec découragement ; quelle est la demoiselle qui écoutera sérieusement les avances d'un jeune homme pauvre et sans position sociale ?

—Celle que tu aimes ne rira point de toi, ou elle ne possède pas un cœur de femme : si elle te paie d'un tendre retour, tu n'as pas sujet de redouter son mépris ; si elle ne t'aime pas, elle sera néanmoins tellement flattée de la préférence que tu lui accordes, qu'elle t'en saura bon gré.

—Tu le crois ?

—J'en suis certaine, si celle que tu aimes a quelque analogie avec moi, répondit Pauline le cœur oppressé.

—Oh ! que tu me donnes d'espérance ! s'écria Tancrède avec un éclair de joie.

Pauline, remarquant l'agitation qu'exprimaient les traits de son cousin, sentit son sein palpiter avec une extrême violence.

—Je ne comprends point, dit-elle, comment il se fait que mes paroles t'aient donné tant d'espérance.

—C'est que, vois-tu, cette demoiselle a beaucoup d'analogie avec toi, chère cousine !

—Qui est-elle ? demanda Mlle Pérault d'une voix que l'on pouvait à peine entendre.

—Toi ! Pauline ! dit Tancrède en levant des yeux ardents sur la jolie figure de sa cousine, qui se couvrait d'une rougeur inusitée ; toi ! répéta-t-il avec anxiété.

ensemble ?....N'a-t-il pas toujours régné entre nous une intimité ingénue et une délicieuse sympathie ?...Ces doux sentiments ne se sont-ils point convertis plus tard en une affection ardente, qui a néanmoins continué de participer d'une tendresse comme on n'en voit seulement entre frère et sœur ?.. Ne semblions-nous point faits l'un pour l'autre ? ... Eh bien !....non !.....je ne puis être à toi !

—Que dis-tu !...tu ne pourras être à moi ?

—Un abîme nous sépare : la volonté inflexible de mon père !

Tancrède n'avait jamais voulu croire à la possibilité d'un mariage entre sa cousine et M. O'Brien ; mais dans ce moment l'idée lui en vint à l'esprit.

—Mon oncle te marie-t-il à un autre...?

—A monsieur O'Brien.

—A l'Irlandais !... Pas d'espérance de lui faire révoquer sa décision....?

—Il n'y en a point !

—Mon oncle n'a donc pas d'affection pour toi ?

—Il en a ; mais la cupidité l'emporte, chez lui, sur l'amour paternel.

—Pauline ! tu m'aimes moins que je ne t'aime : la résolution de ton père ne te fait point verser une seule larme.

—Ha ! Tancrède ! que tu méconnais mon amour ! je ne puis toujours pleurer ; en fille chrétienne et obéissante, je dois me résigner.

— Pardonne-moi : la douleur me rend injuste.

—J'avais espéré que tu me donnerais un salutaire exemple en ne te laissant pas abattre par notre commun malheur ; au contraire, tu te livres au désespoir, qui ne rémédie à rien : crois-tu qu'il ne me faille point beaucoup d'énergie morale pour me soumettre au sacrifice dont la piété filiale me fait un devoir ?

—Tu es douée de plus de force d'âme que ne le sont ordinairement celles de ton

ton ; mais je commence à croire le contraire. Tu as même pleuré, si je ne me trompe.

—Par suite d'une légère déception.... Veux-tu me faire plaisir, Tancrède ?

—Cela me plaît assez.

—Eh, bien ! essaie de m'égayer.

—C'est convenu ! Je ne puis mieux remplir cette douce tâche qu'en t'apprenant que l'amour, qui, je n'en doute point, vous fait éprouver tant d'ennui, à toi et à ma sœur, est un mal qui porte en soi son remède ; un duc d'Orléans a dit quelque part que " le mariage est la fin des ennuis. "

—Quand il est bien assorti ! répliqua Pauline avec amertume.

—On peut le faire tel.

—C'est maintenant impossible pour moi dans notre village !... Es-tu capable de m'y trouver un parti convenable ?

—Certainement ! mais bien entendu que ce soit pour rire ; car pour trouver un parti

digne de toi, il me faudrait des recherches pour le moins *sérieuses*, ce qui serait m'éloigner des conditions que tu m'as imposées.

—J'accepte le compliment, puisque tout ce que nous disons est pour rire. Voyons ! je suis curieuse de savoir quel est l'homme à qui tu fais l'honneur de le juger digne de ma main.

—Le docteur Girard ?...

—Son cœur appartient à Eugénie... Continue ta nomenclature nuptiale.

—Le notaire Durand ? ...c'est un homme bien aimable.

—Eh ! Tancrède ! je connais le notaire : je te dispense de me faire son portrait.

—N'est-il point un parti sortable ?

—Sans doute, mais je ne me soucie guère de lui : passons outre.

—Il est vrai qu'il est bien peu propre à plaire à une demoiselle ! dit Tancrède avec ironie.

—J'ignorais que tu méprisasses tes amis !

—Tu te trompes : personne n'estime le notaire autant que je le fais, seulement....

—Les absents ont toujours tort, ajouta Pauline sentencieusement.

—Mais je ne dis rien contre monsieur Durand que l'on puisse trouver blâmable !... Je t'ai peut-être blessée à mon insu, car je ne te connaissais point si zélée pour ce cher notaire.

—Brisons là-dessus.

—Le sérieux commence-t-il à se faire sentir ? demanda Tancrède avec malice.

—C'est que je pense, répondit Pauline en poussant un profond soupir, qu'Eugénie pourra se choisir elle-même un compagnon pour la vie, tandis que moi, je serai contrainte d'accepter celui que mon père me donnera !

—Si ma sœur est pour toi le sujet d'une douloureuse comparaison, monsieur Durand ne m'en inspire pas de moins affligeante. Il exerce sa profession et peut se marier : moi, qui dois être clerc pendant trois an-

nées encore, je suis pris d'une vive passion, que je ne pourrai déclarer à celle qui en est l'objet qu'après l'expiration de ce terme : si je tente de le faire avant, je m'expose à ce que mes aveux soient un sujet de dérision.

La jalousie est la mesure de notre affection : quels tourments, quelles inquiétudes, ne me fera point éprouver un premier amour, toujours si violent, pendant ces trois longues années, espace de temps effrayant quand on le compare à la brièveté de la jeunesse ?

Ignorant si celle que j'aime répond à mon amour, je suis dans une anxiété continuelle : tu ne peux concevoir les supplices que j'endure lorsqu'un jeune homme de mérite lui est introduit et qu'elle paraît le voir avec plaisir.

La jalousie, aussi bien que mon grand désir d'apprendre si je suis aimé d'*elle*, me poussent irrésistiblement à jouer le rôle honteux de l'espion ; je fais tous mes efforts pour lire dans ses regards, dans ses sourires

et jusque dans ses démarches les plus insignifiantes quels sont les sentiments qui l'animent. Malgré toutes ces minutieuses, mais stériles observations, je demeure dans le même état de fiévreuse incertitude : les résultats de mes recherches se détruisant les uns les autres....

—J'étais loin de te croire si malheureux, dit Pauline en interrompant son cousin ; mais que ne déclares-tu ton amour : tu mettrais fin à tes angoisses.

—Je ferais rire de moi !...s'écria Tancrède avec découragement ; quelle est la demoiselle qui écoutera sérieusement les avances d'un jeune homme pauvre et sans position sociale ?

—Celle que tu aimes ne rira point de toi, ou elle ne possède pas un cœur de femme : si elle te paie d'un tendre retour, tu n'as pas sujet de redouter son mépris ; si elle ne t'aime pas, elle sera néanmoins tellement flattée de la préférence que tu lui accordes, qu'elle t'en saura bon gré.

—Tu le crois ?

—J'en suis certaine, si celle que tu aimes a quelque analogie avec moi, répondit Pauline le cœur oppressé.

—Oh ! que tu me donnes d'espérance ! s'écria Tancrède avec un éclair de joie.

Pauline, remarquant l'agitation qu'exprimaient les traits de son cousin, sentit son sein palpiter avec une extrême violence.

—Je ne comprends point, dit-elle, comment il se fait que mes paroles t'aient donné tant d'espérance.

—C'est que, vois-tu, cette demoiselle a beaucoup d'analogie avec toi, chère cousine !

—Qui est-elle ? demanda Mlle Pérault d'une voix que l'on pouvait à peine entendre.

—Toi ! Pauline ! dit Tancrède en levant des yeux ardents sur la jolie figure de sa cousine, qui se couvrait d'une rougeur inusitée ; toi ! répéta-t-il avec anxiété.

puis que le docteur connaissait le malheur de son ami, il venait régulièrement chaque jour lui tenir compagnie, afin de le distraire de sa noire mélancolie. Aussi Tancrède n'aurait aucunement été surpris de la visite de Girard, si sa figure n'eut pas été pâle et bouleversée. Ce dernier se laissa tomber sur une chaise plutôt qu'il ne s'y assit, et parut attendre que le jeune Vigny lui adressât la parole. Tancrède, de son côté, gardait le silence, espérant que son ami allait lui donner l'explication du trouble auquel il était évidemment en proie. Enfin Tancrède, voyant que Girard ne brisait point son mutisme, lui demanda s'il était malade.

—Moi ! malade ! s'écria le docteur, comme sortant d'un rêve.

—Je te pensais indisposé, balbutia le frère d'Eugénie, qui craignait d'avoir commis une indiscrétion.

—Je te remercie de ta sollicitude. Et toi !....Commences-tu à te familiariser avec l'idée que Pauline n'est point créée

pour toi et qu'une autre t'est destinée, qui te la fera oublier et que tu aimeras peut-être plus que ta cousine ?

—Jamais je ne m'habituerai à une semblable idée !

—J'ai pensé comme toi, un jour ; mais le temps a modifié mes idées. J'étais devenu éperdument amoureux d'une fille de basse extraction, qui aidait à sa mère à tenir un cabaret. Elle n'avait rien qui plaidât en sa faveur, si ce n'était la beauté. La richesse, une position élevée, l'admiration du monde ne scintillaient point à mes yeux : elle ne recevait point de toutes ces choses l'éclat auquel le cœur se laisse prendre si facilement. Je la recherchais uniquement pour elle-même et l'aurais prise pour ma femme, s'il ne s'était présenté aucun autre moyen de la posséder. Ceci doit te convaincre que l'amour que j'avais pour elle était au moins aussi intense que celui que tu portes à mademoiselle Pérault. Eh, bien ! j'ai fait la connaissance de ta

charmante sœur et elle a banni de mon cœur l'image de cette jeune fille.

—Ce n'était point de l'amour que tu ressentais pour cette dernière, mais une passion brutale, indigne d'un chrétien : aussi de son assouvissement naquit chez toi le dégoût.

—Puisque tu es si bien informé, tu devrais ajouter qu'un cuisant remords a suivi le dégoût et empoisonné mon existence.

—Dans le sentier de l'iniquité, l'on trouve des reptiles sous les fleurs et des épines près des roses.

Les deux amis continuèrent d'échanger quelques paroles ; mais ils étaient tous deux trop préoccupés de leurs propres pensées pour faire les frais d'un entretien suivi, et surbordonner les unes aux autres les phrases qu'ils laissaient échapper de leurs lèvres comme avec effort. La conversation, après s'être traînée languissamment pendant quelques minutes, finit par expirer faute d'aliments.

Girard avait les bras pendants à ses côtés, la tête inclinée, les yeux, stupides de fixité, attachés sur une rosasse de la tapisserie : le monde extérieur ne semblait plus rien pour lui. Toutes ses facultés paraissaient anéanties, du moins concentrées en lui-même. Lorsqu'il sortit de cet état, il s'aperçut que Tancrède fixait sur lui un regard observateur. Pour se soustraire à cet examen, qui le mettait mal à l'aise, il se leva, salua son ami et partit en acceptant l'invitation de passer la soirée chez Mme Vigny.

—Pauvre jeune homme ! pensait Tancrède. Il regrette beaucoup ses égarements. Il a échappé au jugement de la loi humaine, mais non à celui de sa conscience, qui est le plus sévère. Le repentir l'a ramené à la vertu ; j'espère que celle-ci lui fera vaincre l'affection qu'il porte à ma sœur et lui donnera la force, non point d'expier, mais de réparer le crime qu'il a commis. Chère Eugénie ! quel choc ne

va-t-elle point recevoir en apprenant que le demi-dieu qu'elle a élevé sur le piédestal de son amour, celui qu'elle regarde comme un héros, est souillé d'un forfait si odieux, que de vils criminels rougiraient d'en être les auteurs. Que ne souffrira-t-elle point lorsque ses illusions céderont la place au mépris et à l'horreur ?... Ah ! pourquoi ai-je introduit Girard chez ma mère ? Je devais pourtant prévoir qu'ils s'aimeraient. Si j'avais agi avec moins d'étourderie, j'aurais épargné à ma sœur chérie une déception cruelle ; à mon ami, je n'aurais point rendu douloureux, peut-être même impossible, l'accomplissement d'un devoir. Comment puis-je raisonnablement espérer que Girard épouse Mary O'Brien, quand à la crainte du ridicule avec lequel le monde ne manquera point d'accueillir ce mariage, se joint le supplice de prendre une femme qu'il dédaigne maintenant ? Pourra-t-il renoncer à ma sœur, qu'il aime autant que l'on peut aimer un être créé ? Je n'ai

plus d'espérance, à cette heure, que dans la magnanimité d'Eugénie, sentiment si développé chez elle, qu'il lui donnera peut-être la volonté et la force de briser le lien qui l'enchaîne à son amant, afin de le rendre plus libre d'accomplir l'acte que lui prescrit sa conscience. Peut-être que ma sœur n'est pas étrangére à l'abattement du docteur. Elle peut s'être enfin décidée à lire la lettre que je lui ai donnée lorsqu'il est venu s'établir dans notre paroisse. Je serais fort étonné qu'elle ne l'ait point fait plus tôt, si Pauline ne m'avait point rapporté la conversation qu'elle a eue avec Eugénie sur ce sujet.

Tancrède se livrait à ce monologue en descendant l'escalier qui menait de sa chambre à l'appartement où se tenaient habituellement sa mère et sa sœur.

Mme Vigny était seule avec une jeune fille, qui semblait être d'origine irlandaise et qui lui demandait de la garder chez elle à titre de servante. Les riches vête-

ments de cette dernière ne s'accordaient point avec l'humble emploi qu'elle sollicitait; son air triste et confus disait éloquemment qu'elle avait éprouvé quelque malheur et que c'était la première fois qu'elle faisait une semblable démarche.

En apercevant cette jeune fille, Tancrède ne put retenir un geste de surprise :

—Mary O'Brien ! murmura-t-il.

L'étrangère l'entendit, se retourna vers lui et tressaillit ; puis ses joues se colorèrent vivement, comme si elles eussent emprunté leur incarnat à la honte. Tancrède se retira. La jeune fille redevint pâle. Elle voulut articuler quelques poroles, mais les sanglots lui coupèrent la voix ; cependant, par un effort suprême, elle réprima son émotion. Pendant quelques minutes elle parla d'un ton si touchant et avec tant d'instances, ses traits exprimèrent tant de désespoir et son cœur parut si navré, que Mme Viguy ne put retenir ses larmes.

—Déshabillez-vous et restez-ici, lui dit

cette dernière ; je vais envoyer un petit garçon à l'auberge pour apporter vos effets. Soyez certaine que je ferai en sorte que l'infâme qui vous a séduite vous voie et ne puisse éviter votre présence chaque fois qu'il viendra chez moi.

Mary s'empara de la main de Mme Vigny et y colla ses lèvres avec reconnaissance.

—Il veillera ce soir avec nous : vous sentez-vous disposée à le rencontrer si tôt, mon enfant ? s'informa la mère de Tancrède avec sollicitude.

—Il me faudra rassembler toutes mes forces pour être en état de soutenir une pareille entrevue ; mais il est préférable qu'elle ait lieu maintenant, car mon énergie commence à s'user,

XI

Une Page d'Histoire.

> Nouvel exode, l'émigration des Irlandais ne peut être comparée qu'à la sortie d'Egypte par les Israëlites.
>
> *Beaumont.*

A sept heures du soir, la neige continuait de tomber à larges flocons. Girard boutonna son habit jusqu'au menton, enfonça son casque sur son front, prit sa canne et sortit.

—C'était bien Mary, pensait-il. Est-elle allée plus loin, ou est-elle restée dans le village ?.... Elle ne peut y séjourner longtemps... qu'y ferait-elle ?...Que je suis insensé de me troubler parce qu'elle est en promenade et que le hazard l'a fait passer dans cette paroisse !... Me voici

tout bouleversé et en proie à des craintes puériles, lorsque je devrais me réjouir à la vue de la couche de neige qui couvre le sol et après laquelle je soupire depuis plusieurs jours. Demain, j'inviterai mademoiselle Vigny à prendre place, près de moi, dans le joli *sleigh* que j'étrennerai. Il me semble voir déjà briller au soleil mon barnais argenté et entendre le gai tintement des clochettes; je vois mon beau cheval noir secouer sa crinière ondée et lancer la fumée de ses naseaux rouges.

Girard oublia pour un instant ses appréhensions, qui le faisaient d'autant plus souffrir, qu'elles étaient instinctives et ne pouvaient être raisonnées ni motivées. Il pressa le pas et arriva bientôt devant une petite maison blanche, de jolie apparence. Il avait secoué la neige dont étaient couverts ses vêtements et se préparait à entrer, lorsque ses pressentiments se réveillèrent avec force; une voix intérieure lui annonçait un de ces évènements qui font époque

dans la vie. Afin de se débarrasser plus vite des inquiétudes qui l'obsédaient, il frappa violemment à la porte. Il entendit Mme Vigny qui empêchait Eugénie de venir le recevoir et qui envoyait Mary pour le faire. Il sentit au cœur comme la lame froide d'un poignard. Il voulut fuir, mais une puissance occulte semblait le clouer au sol. Mary vint ouvrir la porte. Le vent éteignit la chandelle qu'elle tenait à la main. Girard ne fit qu'entrevoir la jeune fille ; mais ses tempes se mouillèrent de sueur, ses muscles se détendirent, ses jambes refusèrent de le porter et il fut obligé de chercher un appui contre le mur. Tancrède accourut avec une autre chandelle. Le docteur, s'apercevant que Mary n'était plus là, recouvra un peu d'énergie et entra dans le salon. Mme Vigny le reçut affablement comme à l'ordinaire, mais son front était soucieux. Eugénie conversait avec M. O'Brien et paraissait assez gaie. Elle remarqua l'émotion de son amant et lui demanda avec intérêt s'il était indispo-

sé et avait besoin de quelque chose. Pour se donner une contenance, il lui répondit qu'il la remercierait pour un verre d'eau ; mais aussitôt qu'il entendit Mme Vigny appeler la jeune Irlandaise pour lui apporter ce qu'il désirait, il dit d'un air embarrassé qu'il n'avait pas soif et qu'il ne pourrait boire. Mme Vigny persista dans son intention, et sa servante parut en chancelant. Déposant sur une table le plateau qu'elle portait, celle-ci s'évanouit. Ils la transportèrent dans une chambre voisine, la déposèrent sur un lit et essayèrent de lui rendre l'usage de ses sens. Le docteur, heureux de trouver un prétexte pour se retirer, quitta la compagnie, en disant qu'il se rendait chez lui afin d'envoyer quelque cordial à la servante. Eugénie s'installa auprès de cette dernière pour lui prodiguer les soins que réquérait sa situation.

Mlle Vigny ne savait quelle interprétation donner à ce qui venait d'avoir lieu sous ses yeux.

Lorsque Mme Vigny retourna près de M. O'Brien, il essuyait ses yeux et cherchait à cacher les larmes qui inondaient ses joues.

—Oh ! quelle impression a produite sur moi la vue de cette fille, dit-il à la mère de Tancrède ; ayez la bonté de m'apprendre comment elle s'appelle.

—Mary O'Brien.

—C'est une O'Brien ! s'écria avec véhémence le futur époux de Pauline, en se levant vivement et en fixant sur son interlocutrice des yeux dont l'expression ne saurait être rendue fidèlement.

—Quel est son nom de baptême ? s'informa-t-il en proie à une grande anxiété.

—Mary.

—Mary !....répéta M. O'Brien avec un geste de déception et en se laissant tomber sur son siége.

—Est-ce que la similitude de vos noms vous a fait espérer de trouver une parente dans votre compatriote ?

—Pas tant l'analogie qui existe entre son nom et le mien que sa ressemblance frappante avec ma pauvre femme. Ses traits sont empreints de la douceur de la chère défunte, ses yeux et ses cheveux sont de la couleur qu'étaient les siens ; il n'y a de différence sensible que dans son front, qu'elle a large et élevé, tandis que mon épouse l'avait peu développé et à demi envahi par sa riche chevelure. Chez Marget, la force se mariait à la grâce, la bonté à l'opiniâtreté ; chez cette jeune fille, aucune ligne dans le galbe de la figure ne dénote la fermeté de caractère. Cependant, il y a chez toutes les deux ce je ne sais quoi d'indéfinissable que l'on appelle air de famille.

—Vous m'avez déjà dit que vous aviez été marié, mais vous ne m'avez jamais appris comment vous avez perdu votre femme.

—Notre union était si heureuse et elle fut dissoute si tôt, qu'il m'est toujours pénible de m'entretenir de cet évènement dou-

loureux. Mais puisque vous semblez vous intéresser à cette partie de l'histoire de ma vie, je m'empresse de vous la faire connaître.

C'était avant que le grand O'Connell eût obtenu, de la justice de l'Angleterre, l'émancipation des Catholiques. Les Irlandais étaient alors comme des ilotes dans leur propre patrie. Des lois intolérantes et persécutrices les forçaient à élire des députés protestants pour défendre leurs intérêts dans la Chambre des Communes ; comme papistes, ils étaient exclus des places honorifiques ou lucratives. Ils étaient traités plus durement que ne le fut jamais peuple conquis. Afin de paralyser les derniers et convulsifs efforts que cette malheureuse nation aurait pu tenter pour se débarrasser de l'oppression qui la faisait expirer, l'Angleterre déployait une armée aussi considérable que celle qui maintenait sa puissance dans l'Inde. Dieu semblait avoir détourné sa face de l'Irlande ; d'une extrémité à l'autre de

ce pays dégradé, pillé et opprimé, la détresse, la douleur et le désespoir élevaient leurs mille voix et les confondaient en un lamentable gémissement. Pour se soustraire à tant de maux, les Irlandais fuyaient la terre où reposaient leurs ancêtres ; le frère quittait sa sœur, le fils disait adieu à sa vieille mère. L'Amérique leur apparaissait comme une autre terre promise ; tous leurs efforts tendaient à les y amener. Le désir d'y venir s'était tellement emparé des masses, que l'on vit des ouvriers, trop pauvres pour payer la traversée de l'Océan, s'associer et avoir une caisse commune, où chaque semaine ils déposaient leur obole. Lorsqu'ils avaient complété la somme requise pour faire face aux dépenses d'un voyage au Nouveau-Monde, le sort désignait celui qui aurait le bonheur d'en profiter. Il y eut beaucoup de malheureux qui se couchèrent souvent affamés, afin de pouvoir payer le lendemain leur contribution et participer aux avantages des sociétés d'émigration. Quoique je ne fusse pas

dans une situation aussi misérable, mon avénir était très sombre. J'avais été marchand ; mais peu satisfait des gains ordinaires du commerce, j'avais risqué mon argent dans des entreprises hasardeuses : la banqueroute en avait été le résultat. Pour soutenir ma femme et une petite fille, que le ciel m'avait accordée, j'acceptai un chétif emploi dans un bureau. C'était à peine si les émoluments attachés à ma place suffisaient à nos besoins. Je ne pouvais passer ainsi le temps de ma jeunesse sans tenter d'amasser quelques biens. Comme tant d'autres, je pensai à venir chercher fortune en Amérique. Un héritage que je retirai alors me permit d'exécuter mon dessein. Je n'essaierai point à vous dire ce qu'il m'en coûta pour me séparer de mon épouse chérie et de mon enfant, surtout de cette dernière, que j'aimais de l'amour que l'on porte à son premier-né. Quelque chose m'aida beaucoup à supporter cette triste épreuve : je les laissais chez de bons parents, et un de mes oncles devait venir me

rejoindre avec eux aussitôt que j'aurais fondé un solide établissement. Vous connaissez les maux qui affligent, durant la traversée, les émigrants de la classe peu aisée : l'on doit vous avoir dit que des hommes cupides et inhumains les entassent entre les ponts et jusque dans la cale des navires, sans se soucier des souffrances qu'ils y endureront. Aussi, l'air vicié par l'haleine de tant de personnes resserrées dans un petit espace, ne manque point d'engendrer des maladies mortelles, sous lesquelles grand nombre de passagers succombent avant d'être rendus à leur destination. Heureux ceux qui ont un peu d'argent et ne sont point jetés sans ressources sur une plage étrangère. Je résolus de n'écrire à ma femme de venir me joindre que lorsque je pourrais lui envoyer une somme suffisante pour lui procurer une cabine et le confort qui peut rendre supportable un long voyage sur mer. Dix-huit mois après mon arrivée en Amérique, j'attendais mon épouse à Chicago ; mais mon oncle arriva seul. Il

me dit que le vaisseau à bord duquel il était venu avait été capturé par des pirates, près de Boston ; que ceux-ci avaient envoyé à terre l'équipage et les passagers, à l'exception de mon épouse et de mon enfant, qu'ils avaient gardés avec eux. Je ne pus ajouter foi à une histoire aussi invraisemblable, et je crus que mon oncle l'avait composée afin de me préparer à apprendre la mort des deux êtres que j'aimais le plus. J'écrivis en Irlande pour savoir s'ils y étaient encore ; l'on me répondit qu'ils en étaient partis et devaient être rendus auprès de moi depuis longtemps. Je ne doutai plus de mon malheur. Jugeant inutile d'attendre davantage mon épouse, je quittai Chicago et vins m'établir en Canada. Depuis lors, l'image de ma femme, pâle et défigurée, que l'on jette à la mer, me poursuit partout ; il me semble quelquefois entendre mon enfant appeler sa mère et mourir faute de ses soins dévoués. J'ai espéré, pendant un moment, de trouver dans votre servante

ma fille bien-aimée, que je pleure depuis tant d'années ; mais mon espérance a été déçue aussitôt que formée.

XII.

DEUX LETTRES.

Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire ;
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille ; et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toi.

Racine.

—L'espérance, qui dorait et réchauffait mon existence, l'a laissée froide et décolorée en s'évanouissant. Je ne pourrai m'unir à cette autre moitié de moi-même, à celle vers laquelle m'entraîne cette puissance inexplicable, ce souffle de Dieu qui se nomme sympathie, dans le bégaiement humain. Ah ! Eugénie ! puisque la vie est malheureuse parce que nos désirs n'y sont jamais satisfaits, pourquoi le paradis, cette félicité promise et attendue, ne consisterait-il point dans la réunion des êtres que des

affinités mystérieuses appellent les uns vers les autres ?

En disant ces mots, Tancrède tenait ses yeux élevés vers le ciel, d'où un rayon divin semblait descendre pour illuminer son front et y refléter des aspirations à un monde invisible.

—Tancrède !... Telle fut la seule parole qu'Eugénie trouva pour témoigner l'étonnement que lui causait l'exaltation de son frère. Elle n'avait jamais été témoin de cet état où se trouve une âme, telle que Dieu les fait, qui vient d'être épurée au creuset de l'adversité et qui, s'isolant des choses d'ici-bas, se spiritualise en quelque sorte.

—Le sort de Pauline est irrévocablement fixé : elle épouse monsieur O'Brien, la semaine prochaine.

—N'a-t-elle rien fait pour s'opposer à un mariage aussi odieux ? s'informa Eugénie.

—Elle a demandé qu'il lui fût permis d'entrer dans un couvent. Elle n'agissait pas ainsi dans l'intention de tromper son père et de reparaître dans le monde quelques mois plus tard : elle voulait sincèrement embrasser l'état monastique. Mon oncle refusa d'accéder à sa demande, prétextant qu'elle ignore ce qui lui est avantageux ; il dit à sa fille qu'elle lui ferait un jour des reproches, s'il ne l'empêchait pas de suivre un caprice passager. Il ajouta qu'il n'attendait point d'heureux résultats de ces vocations qu'une semaine voit naître et disparaître. Il conclut en lui disant qu'elle n'avait jamais songé auparavant à devenir religieuse et que ce qui la poussait à prendre cette soudaine résolution, c'était la crainte mêlée de timidité qui s'empare presque toujours d'une jeune fille la veille de son mariage.

—Elle est digne de pitié, cette pauvre Pauline ! dit Eugénie en poussant un profond soupir.

—Je te trouve plus à plaindre que notre

cousine : elle a la consolation de voir digne de sa main celui qui a obtenu son affection.

—Que veux-tu dire ?

—Je veux dire, répondit Tancrède en accentuant chaque syllabe, que tu aimes Girard et que cet homme ne mérite point d'être ton époux.

—Ho ! je ne saurais avoir une aussi mauvaise opinion du docteur !

—Comment expliques-tu son départ précipité de notre paroisse ? Pourquoi a-t-il quitté un endroit où il faisait ses affaires d'une manière très satisfaisante, pour aller s'établir ailleurs ?

Eugénie baissa la tête.

—Je vais te faire connaître la cause d'une conduite aussi étrange, reprit Tancrède : prête-moi seulement deux minutes d'attention.

Quelques semaines avant notre séjour à Montréal, un jeune homme, dont la mise attestait l'opulence, hantait une taverne que

la mère de Mary tenait dans le faubourg St. Laurent.

Depuis un certain temps, les chalands étaient étonnés de ne plus voir Mary derrière le comptoir ; le changement qui s'était opéré dans sa toilette ne les surprenait pas moins : ils se demandaient quelle métamorphose était survenue dans l'existence de la jeune Irlandaise.=Elle aimait un libertin.=Pouvait-elle être aimée de lui aussi chastement et aussi sincèrement qu'elle le méritait ?....—Non ; l'homme vicieux n'aime point, il convoite ; c'était le rôle odieux que remplissait Girard.

Mme O'Brien savait qu'il était riche, fils de bonne famille, et jouirait un jour d'une position honorable dans la société : aussi, désirait-elle démesurément l'avoir pour gendre. Tu trouves qu'un tel désir était prétentieux ; mais sa fille était jolie et les apparences étaient assez favorables pour porter une mère ambitieuse à former et entretenir un projet semblable, quelque bas que

soit l'échelon social qu'elle occupe. Tu vas en juger. Girard demeurait assez près de chez elle. Pour s'exempter quelques pas, dans les premiers temps, c'est à la *barre* de Mme O'Brien qu'il allait parfois vider un verre de vin détestable, qu'il ne manquait point de proclamer excellent, par déférence pour le gentil commis qui le lui vendait. Il avait achalandé de plus en plus cette taverne et avait fini par savourer plus de charmes en fixant ses yeux sur les yeux limpides de la jeune fille, en s'enivrant de ses regards, qu'en trempant ses lèvres dans la boisson que lui servait cette nouvelle Hébé.

Mary et Girard n'avaient point tardé à échanger de langoureuses œillades. Mme O'Brien, en mère vigilante, s'était aperçue de leur manége, de plus même : c'est que notre amoureux choisissait, pour venir, le moment où le monde n'avait pas l'habitude d'affluer, et qu'alors il entamait avec sa fille de longues conversations. C'en avait été as-

ses pour exciter l'ambition de Mme O'Brien: dès ce jour, elle avait conçu le projet d'une union qui devait réaliser, en s'accomplissant, plus qu'elle n'avait osé espérer jusque-là dans ses rêves maternels.

Cette coupable mère profitait de toutes les occasions qui se présentaient, pour procurer des tête-à-tête à sa fille et à Girard : sa tactique était de faire commettre à celui-ci, comme elle disait, une " faiblesse que sa religion et son honneur lui feraient un devoir de réparer devant l'autel." Mais la vertu de Mary ne favorisait point un aussi odieux projet et ne promettait point à cette sale intrigue le succès qu'en attendait Mme O'Brien.

Girard, ayant compris qu'il ne pourrait corrompre Mary, lui proposa un mariage clandestin, prétextant qu'il lui était impossible pour le moment de se marier devant un prêtre ; mais promettant de faire bénir leur union dès qu'il en serait libre. La jeune fille lui accorda ce qu'il demandait....

Girard, après avoir eu le plaisir infernal de triompher de la vertu, envoya une somme considérable à Mary ; mais il cessa tout commerce avec elle. Depuis, il a toujours mis le plus grand soin à l'éviter ; celle-ci l'a recherché avec non moins d'ardeur, espérant que s'il avait continuellement sa victime sous les yeux, il ne saurait échapper aux remords et lui rendrait son honneur. Ce que je viens de raconter t'explique leur arrivée presque simultanée à St***, ainsi que le brusque départ du décepteur.

—Quelle preuve me donnes-tu de la vérité de ton récit ? demanda Eugénie d'une voix étouffée.

— La lettre que je t'ai donnée, il y a quelques semaines.

Eugénie ne versa pas une seule larme, ne prononça plus un seul mot : sa langue eût été insuffisante pour exprimer les flots de pensées et de sentiments qui se succédaient dans son esprit avec une rapidité inconcevable. Sa première action fut de décache-

ter et de lire la lettre à laquelle Tancrède faisait allusion. Tel en était le contenu :

« Monsieur Girard,

« Vous me donnez de l'argent ; mais « vous me délaissez..... Penseriez-vous « que quelques piastres puissent me dédom- « mager de la conduite indigne que vous « tenez à mon égard et me la faire oublier? « Quoi ! vous vous seriez joué aussi inhu- « mainement de l'affection d'un être faible « et sans protecteurs, qui vous confiait son « existence et qui avait foi en vous !..... « Ma vie était heureuse, vous l'avez con- « vertie en un deuil douloureux. N'aurez- « vous point compassion d'une infortunée « que vous exposez au mépris de tous ?... « Me laisserez-vous traîner des jours misé- « rables dans l'affliction et la honte ?.... « Que vous ai-je donc fait pour que vous « me traitiez si impitoyablement ?.... Ma « destinée est entre vos mains : auriez-vous « si peu de probité que de ne point me

" donner publiquement votre nom, que je
" devrais déjà porter, d'après vos promes-
" ses ?.... Refuserez-vous de me retirer
" de l'abîme d'ignominie où vous me pré-
" cipitez."

" MARY O'BRIEN."

Tandis qu'Eugénie prenait communication de cette lettre, que le hasard avait fait tomber en la possession de son frère, Mary en écrivait à sa mère une autre ainsi conçue :

" .....J'ai été admise chez Mme Vi-
" gny plus difficilement que je ne m'y atten-
" dais d'abord ; car elle n'avait pas besoin
" de servante et ne se souciait point d'in-
" troduire chez elle une personne inconnue.
" Il ne me restait plus qu'une seule ressour-
" ce, celle de lui apprendre ma situation et
" de faire appel à sa générosité. Je crai-
" gnais qu'elle ne fût de ces personnes qui
" ont des mots dorés pour couvrir le vice
" et qui nomment " passe-temps, folies de
" jeunesse," les piéges tendus à l'innocence

« par de jeunes libertins ; mais le ciel per-
« mit que je rencontrasse, dans cette dame,
« une âme juste et compatissante. Elle
« approuva les démarches que je fais pour
« forcer l'infâme à réparer mon honneur ;
« elle promit de m'aider à obtenir ce but et
« me garda chez elle. Oh ! ma reconnais-
« sance pour elle durera aussi longtemps
« que ma vie ! Elle aurait pu me chasser
« ignominieusement, me jeter l'opprobre à
« la figure, comme tant d'autres eussent
« fait à sa place ; loin d'agir de la sorte,
« elle a cherché à me consoler et à faire
« renaître mon espérance. Elle n'a point
« tenu compte de sa fille, dont un homme
« riche et aimable recherche la main : à un
« mariage avantageux pour son enfant, elle
« a préféré l'honneur d'une pauvre orpheli-
« ne. Ces débuts me parurent d'un heu-
« reux présage, je crus que Dieu avait enfin
« compassion de mes souffrances ; mais la
« beauté de Mlle Vigny jette le désespoir
« dans mon âme. Que suis-je auprès de
« cette rose récemment épanouie ?.... Un

" lys brisé et tombé dans la boue. N'au-
" rai-je point le sort de la fleur flétrie, à la-
" quelle on ne prête aucune attention et
" que l'on foule aux pieds, en s'avançant
" vers une autre fleur qui est encore bril-
" lante et parfumée ?.... Hélas ! j'ai été
" cruellement trompée ! Où je croyais
" trouver le bonheur, je n'ai trouvé qu'a-
" mertume du cœur, que tourments de la
" pensée. L'amour, les richesses, la con-
" sidération et tout ce qui constitue une
" existence fortunée m'apparaissaient com-
" me un éblouissant mirage, vers lequel je
" marchais avec confiance ; mais Dieu m'a
" bien punie de l'avoir oublié pour le monde.
" Peut-être ne veut-il que me ramener à
" mon devoir et fera-t-il tourner à mon
" avantage ce qui paraissait concourir à ma
" perte : dans sa providence, il a pu per-
" mettre que ces choses m'arrivassent afin
" de me rendre mon père. Mes paroles
" doivent vous paraître étranges, ma chère
" mère ; mais vous ne les jugerez plus tel-
" les, quand vous serez instruite de ce qui

« me les suggère. Il y a dans ce village
« un monsieur O'Brien, qui a perdu sa fem-
« me et son unique enfant dans des circons-
« tances dont le récit vous donnera, comme
« à moi, beaucoup d'espoir. Il avait quitté
« l'Irlande seul : quelques mois après
« son départ, sa femme et son enfant
« partirent pour venir le rejoindre en Amé-
« rique ; mais il ne les revit jamais et croit
« qu'ils sont morts durant la traversée.
« Hier, il me rencontra ; ma présence le
« mit dans une grande agitation : il trouvait
« que je ressemble à son épouse. Il s'in-
« forma de mon nom : Mme Vigny lui ap-
« prit que je m'appelle Mary. Il parut
« alors éprouver une douloureuse déception.
« Avait-il espéré trouver en moi l'enfant
« qu'il pleure depuis tant d'années ?.....
« Oh ! ma mère ! une voix intérieure me
« crie qu'il est mon père !.... Si j'écou-
« tais mon cœur, j'irais me jeter dans ses
« bras et lui dirais que Mary est un nom
« que je ne porte que depuis ma confirma-
« tion !.... Oh ! venez me voir bientôt :

" j'ai tant besoin de vos conseils dans la si-
" tuation où je me trouve placée."

.....

.....

Comme Mary achevait d'écrire cette lettre, le hennissement d'un cheval la fit regarder dans la rue.

Girard descendait de voiture.

Il entra chez Mme Vigny et fut reçu dans l'appartement voisin de celui où était Mary. Comme entraînée par une main de fer, elle colla son oreille à la serrure de la porte ; saisie et respirant à peine, elle écouta.

.....

.....

.....

—Vous arrivez à propos, monsieur Girard, dit Eugénie d'un ton glacial.

—J'en suis bien heureux !....

Le docteur s'interrompit en remarquant l'indignation et le mépris qui étaient empreints sur la figure de son amante.

—Pourqnoi vous êtes-vous éloigné si précipitamment de notre village ? lui demanda-t-elle.

—Parce que.... parce que.....

—Parce qu'une Irlandaise appelée *Mary O'Brien* est venue y résider, s'empressa de dire Eugénie d'une voix inexorable.

Girard tressaillit.

—La conduite que vous avez tenue envers cette malheureuse n'est-elle pas indigne ?.... Vous êtes un infâme, si vous laissez cette jeune fille avec la flétrissure dont vous êtes l'auteur !

Le docteur semblait transformé en statue.

—Ne reparaissez jamais devant moi ! ajouta Mlle Vigny en s'abandonnant à son juste courroux et en jetant à Girard la lettre que Mary avait écrite, un jour, à celui-ci : je ne veux point vous fournir l'occasion de vous parjurer de nouveau !

.....

.....

XIII.

Un Evenement inattendu.

Un homme était assis sur la verte pelouse :
C'était Arthur Wagram ; et sa fidèle épouse,
Les bras tendus, criait d'une mourante voix :
" O mon tendre mari, c'est vous que je revois !"

Dana travesti.

Mme O'Brien, étant venue voir sa fille, était depuis la veille dans le village de St***. Elle conversait avec Mme Vigny du mariage de Pauline, lequel devait être célébré le lendemain matin. Eugénie était allée chez M. Pérault, afin d'assister à la lecture des conventions matrimoniales.

M. O'Brien passa dans la rue, suivi du notaire qui devait dresser le contrat.

La mère de Mary les vit et parut éprouver une vive émotion.

—Comment s'appellent ces deux messieurs ? demanda-t-elle à Mme Vigny.

Celle-ci les lui nomma.

—" O'Brien ! Jésus !".... s'écria l'Irlandaise. Aussitôt elle se coiffa, mit son châle et sortit avec précipitation. Voyant entrer chez M. Pérault l'homme qui lui avait arraché une exclamation d'étonnement, elle s'y rendit.

Mme Vigny, très surprise de cette conduite étrange, était impatiente d'en connaître le motif. Tancrède étant arrivé quelques minutes après, elle lui rapporta ce qui venait de se passer. Tous deux s'efforçaient d'expliquer le départ subit de la mère de Mary, lorsqu'elle parut en compagnie de M. O'Brien et d'Eugénie.

Mlle Vigny fit entrer, dans le salon, ceux avec qui elle était venue ; les y laissant seuls, elle partit pour chercher Mary. Elle voulait se rendre à la cuisine ; mais Tancrède l'en empêcha tant qu'elle n'eût pas satisfait sa curiosité.

—Qu'est-il survenu ? s'informa-t-il.

—Quelque chose de bien imprévu ! répondit sa sœur. Tandis que notre oncle et monsieur O'Brien donnaient toute leur attention aux clauses du contrat de mariage, et que j'essayais de consoler Pauline, que sa résignation avait abandonnée, madame O'Brien parut en demandant :—" Où est Patrick ?... où est Patrick ?..." A cette voix, qui lui était connue, le fiancé de notre cousine bondit sur ses pieds, ses yeux se dilatèrent et ses regards se fixèrent sur sa femme,=car c'était elle.=Il demeura quelques secondes en cet état ; puis, la voyant s'avancer vers lui, il la reçut dans ses bras, en s'écriant à son tour :—" Est-ce toi, Marget, mon épouse chérie ?...."—" Sa femme !...." Tel fut le cri que poussèrent simultanément Pauline et son père, mais avec des intonations aussi différentes que les sensations qu'ils éprouvaient. Madame O'Brien, brisée par l'émotion, se laissa tomber sur une chaise.—Qu'est devenue notre fille ? lui demanda son époux avec anxiété.

—Elle est chez la mère de cette jeune demoiselle, répondit-elle en me désignant. —C'était bien elle ! mon cœur ne me trompait point ! s'écria l'Irlandais. — Allons la voir ! dirent en même temps monsieur et madame O'Brien. Ils sont dans le salon : tu dois comprendre mon empressement à leur mener leur enfant.

—Pauline est libre !... s'écria Tancrède dans le délire de la joie.

Nous croyons inutile de vous entretenir de la félicité des époux O'Brien et de leur enfant en se trouvant réunis d'une manière si imprévue : elle se conçoit plus facilement qu'elle ne peut s'exprimer. Lorsque les premiers transports d'allégresse se furent calmés, Mme Vigny et son fils vinrent présenter leurs félicitations à l'heureuse famille.

Mme O'Brien n'avait pas encore eu l'occasion de voir Tancrède ; dès qu'elle l'aperçut, elle lui dit :

—Oh ! Jésus ! que vous ressemblez à un marin de ma connaissance !

—Par conséquent, dit Tancrède en écartant un rideau, ce portrait de mon père doit avoir quelque analogie avec ce marin, puisque je possède les mêmes traits que l'auteur de mes jours.

—Le portrait de Lenoir ! mon Dieu !... Mais pourquoi vous nommez-vous Vigny, quand votre père se fait appeler Lenoir ?

Mme Vigny regarda sa fille avec une expression indéfinissable ; cette dernière tressaillit au souvenir de l'article de journal qu'elle avait fait lire à Girard, quelques semaines auparavant.

—Vigny... Lenoir... répétait Tancrède.

—Ne m'avez-vous point dit que ce portrait est celui de votre père ? s'informa Mme O'Brien.

—Certainement !

—Eh bien ! je vous répète que celui qu'il représente se fait appeler *Lenoir*.

—Combien de temps s'est-il écoulé depuis que vous avez vu celui-ci pour la dernière fois ? demanda Tancrède, espérant faire cesser la méprise dans laquelle il croyait son interlocutrice.

—Quatre mois ; parce qu'il m'a souvent visitée, à la fin de Juillet dernier, tandis que son vaisseau était dans le port de Montréal.

—Cet homme ne peut être mon père, qui est mort depuis plusieurs années.

—C'est ce que je ne puis contester, dit Mme O'Brien. Mais ce portrait est assurément celui de *Lenoir* : regarde, Mary, et dis-nous si je me trompe ?

—Par ma sainte patronne ! cette toile reproduit les traits du contre-maître !

—Quand et de quelle manière avez-vous fait la connaissance de ce Lenoir ? demanda Tancrède.

—C'est une histoire complète.

Mme Vigny, mettant un terme aux questions de son fils, invita M. O'Brien à pren-

dre le thé avec son épouse, qui se retirait chez elle, comme nous l'avons dit.

Un regard de sa mère apprit à Tancrède que c'était pour aller au devant de ses désirs qu'elle agissait ainsi.

Après le repas, Mme O'Brien, autant pour satisfaire la curiosité de la famille Vigny que pour apprendre son histoire à son époux, commença en ces termes :

—Patrick m'avait laissée en Irlande pour venir fonder un établissement en Amérique, me promettant de m'écrire le nom du lieu où il se serait fixé, afin que je pusse venir le joindre. Il fut fidèle à sa promesse. Un an après son départ, je m'embarquais avec Mary sur le *Velocious*, navire marchand qui venait au Nouveau-Monde. La traversée fut heureuse jusque en vue du port de Boston, où, un soir, le vaisseau jeta l'ancre, différant au lendemain pour y faire son entrée. Pendant la nuit, je fus éveillée par des détonations d'armes à feu et par un grand tumulte, qui régnait sur le pont ; puis

tout bruit cessa.... Le jour suivant, je me trouvai de nouveau en pleine mer. Tous les hommes à bord étaient étrangers pour moi. J'allais être en butte aux infâmes traitement de marins brutaux, lorsque je fus dégagée de leurs mains par Lenoir, qui commandait le nouvel équipage, quoique son capitaine fût présent. Il me prit sous sa protection, et dès lors je n'eus plus rien à craindre. J'appris de lui que ma fille et moi n'avions pas été expulsées du vaisseau, comme tous ceux qui le montaient auparavant, parce que je leur étais d'une nécessité indispensable pour faire la cuisine, vu qu'ils avaient à peine assez de bras pour exécuter les manœuvres. Une douce intimité, fondée, d'une part, sur l'estime, et, de l'autre, sur la reconnaissance, ne tarda pas à s'établir entre moi et mon protecteur. Il me semblait impossible que celui-ci et le capitaine fussent des écumeurs de mer. Or, un jour, je me résolus à demander au contre-maître l'explication du drame dont le *Velocious* avait été le théâtre. Il me raconta que son capitaine avait

autrefois possédé ce vaisseau et que des pirates, le lui ayant enlevé, l'avaient vendu à d'autres navigateurs. Il l'avait reconnu lorsqu'il était à l'ancre devant Boston. Dans l'impossibilité de se le faire restituer par la loi, il s'était rendu justice lui-même.

Quelques mois après ma fâcheuse aventure, le *Velocious* remonta le St. Laurent jusqu'à Montréal, où le capitaine me débarqua en me gratifiant d'une assez forte somme. Ce fut alors que je me mis à la recherche de Patrick, et que j'écrivis à Chicago, où je croyais qu'il vivait ; mais tout ce que je pus apprendre le concernant, c'est que depuis plusieurs semaines il était parti de cette ville et que l'on ignorait où il avait dirigé ses pas. Afin de pourvoir à ma subsistance ainsi qu'à celle de Mary, j'utilisai les fonds que je possédais en établissant une taverne. Lenoir me fut d'une grande aide en faisant pour moi les achats que nécessitait ma nouvelle profession. Depuis lors, il n'a cessé de me protéger et de me rendre des services.

—Ce marin est donc honnête et secourable ? intervint Tancrède avec joie, sans s'expliquer pourquoi il s'intéressait tant à un inconnu.

—C'est un héros ! s'écria Mme O'Brien. A l'époque du premier voyage du *Velocious* à Montréal, il sauva l'enfant d'un riche négociant, dans les circonstances suivantes. Cet homme, désirant voir des marchandises, était allé à bord du navire, accompagné d'un jeune garçon en qui reposait tout l'espoir de sa race. Ce dernier avait eu le malheur de tomber dans le St. Laurent, où il se serait noyé sans le dévouement de Lenoir. Le contre-maître s'était précipité dans le fleuve après lui, l'avait saisi et soutenu hors de l'eau jusqu'à ce qu'une chaloupe alla à leur secours. Le père, afin de témoigner sa profonde gratitude au généreux marin, lui avait offert une forte somme ; mais le contre-maître l'avait refusée, disant qu'il n'est point nécessaire de rémunérer un bienfait, car le plaisir que l'on

ressent en le rendant en est la plus douce récompense. Le négociant, n'ayant pu vaincre sa noble obstination, lui avait donné une magnifique chaîne d'or, comme souvenir de son éternelle reconnaissance.

Quelques temps après, je demandai à Leroir s'il n'irait point visiter sa famille ; car il m'avait dit antérieurement qu'il était né non loin de Montréal. Je remarquai chez lui une profonde émotion, que j'attribuai d'abord au souvenir d'une vie qui avait pu être autrefois condamnable ; mais sa conduite d'alors bannit, de mon esprit, un soupçon aussi blessant pour lui. Il s'absenta durant trois jours. Lorsque je le revis, il était malade ; il se rendait à l'hôpital, n'ayant point assez d'argent pour se faire soigner dans un hôtel. Je le gardai chez moi et lui prodiguai les soins que requerrait sa situation : j'étais heureuse d'avoir l'occasion de faire quelque chose pour cet homme, à qui j'avais tant d'obligations. Son dénûment me surprit beaucoup ; car il m'avait

montré peu auparavant cinq cents louis, que lui avait donnés le capitaine du *Velocious*, pour prix de l'assistance qu'il lui avait prêtée devant Boston. En mettant en ordre les effets de Lenoir, je m'aperçus aussi, avec étonnement, qu'il n'avait plus sa chaîne d'or. Je lui demandai ce qu'il en avait fait, mais il ne voulut point me le dire.

—En quelle année se passaient ces choses ? s'informa Tancrède.

—En mil huit cent trente deux.

—Quelle coïncidence ! s'écria Mlle Vigny.

.....
.....
.....

XIV.

QUELQUES ANNEES APRES.

Banni de son pays par un destin fatal.
Il habita longtemps une plage étrangère ;
Enfin près de revoir son village natal,
Il mourut sans bénir ses enfants et leur mère.

Gray travesti.

—Le monde s'est enfin retiré, disait Tancrède à son épouse ; néanmoins, j'ai peu de loisir : il me faut aller rédiger un inventaire. Tu es venue plusieurs fois regarder si j'étais seul : avais-tu quelque chose à me demander ?

—Je désirais, répondit Pauline, te remettre une lettre qui vient sans doute de messire Girard.

—Donne-la moi ; j'ai hâte de la lire : il y a si longtemps qu'il ne m'a écrit.

Pauline tira une lettre de la poche de son tablier et la tendit à son mari.

—Ha ! Elle porte le timbre de Montréal ! Girard y est encore ; j'espère qu'il me donne des nouvelles du typhus, qui exerce de si cruels ravages dans cette ville.

Tancrède décacheta la missive et lut ;

" Montréal, 15 Août 1847.

" Cher ami,"

" Ta dernière lettre est venue me trou-
" ver au milieu de bien tristes occupations ;
" le typhus règne ici avec toutes ses hor-
" reurs ; chaque jour voit accroître le nom-
" bre de ses victimes. Mes connaissances
" médicales, jointes à mon peu de zèle, me
" mettent en position de faire beaucoup de
" bien aux misérables pestiférés. Puisse
" Dieu me continuer l'occasion de soulager
" les membres souffrants de la société, et
" me procurer ainsi le moyen d'expier les
" erreurs de ma coupable jeunesse.

« Je prends part au bonheur que te pro-
« cure une compagne accomplie, mais l'i-
« mage attrayante que tu traces de ta féli-
« cité me fait éprouver de cuisants regrets.
« Comme toi, j'aurais été heureux, si mon
« indignité n'avait pas été dévoilée au mo-
« ment où j'allais unir mon sort à celui
« d'une créature séraphique.... Que le
« Seigneur me pardonne ces regrets : c'est
« le reste d'un amour que j'ai eu beaucoup
« de peine à dompter.

« J'étais loin de penser que monsieur Pé-
« rault consentirait à t'accorder la main de
« sa fille, dont tu possédais déjà le cœur ;
« mais la mort a un langage compris de
« ceux-là seuls qui sentent rompre, par elle,
« les liens qui les attachaient à la terre. Le
« ciel t'a récompensé de la conduite modé-
« le que tu as toujours menée, pour moi, il
« m'a infligé un châtiment salutaire. Il
« n'aurait pas été juste, s'il avait béni les
« desseins du méchant, comme ceux du bon.
« J'ai agi contre les lois de la société : je

« ne mérite point de jouir des avantages « qu'elle procure à ses membres. Je n'ai « donc pas le droit de me plaindre ; je dois « plutôt bénir la Providence, qui a tiré par- « ti de mes crimes mêmes afin de me faire « embrasser l'état le plus saint et le plus « beau, celui du sacerdoce.

« Après Dieu, c'est à ta sœur que je « dois le plus de reconnaissance : n'est-elle « pas l'ange dont il s'est servi pour me ra- « mener dans la bonne voie ! Tu n'ignores « pas que j'ai un de ces caractères qui se « portent avec la même ardeur, soit au « bien, soit au mal ; que j'ai une de ces « natures qui ne connaissent point de milieu « et qui ne sortent d'un extrême que pour « se jeter dans un autre. Dès que je con- « nus Eugénie, je voulus me rendre digne « d'elle. Je suivis les nobles inspirations « dont elle était une source pour moi et je « me métamorphosai complètement : un de « ses doux regards suffisait à m'encourager « et à me faire persévérer dans mes bonnes « résolutions.

" Plus je me m'étais bercé de rêves de
" bonheur auprès d'Eugénie, plus je ressen-
" tis de douleur, lorsque j'acquis la certitu-
" de qu'elle était perdue pour moi.

" Dieu a pris soin de rendre ma punition
" manifeste en se servant, pour me l'infliger,
" d'une faible jeune fille comme celle que
" j'avais odieusement trompée.

" Je me considère maintenant plus obli-
" gé envers ta sœur que je ne l'avais cru
" jusqu'à psésent : je ne savais point qu'en
" lui sauvant la vie, je n'avais fait que
" m'acquitter d'une dette.

" Je donnais avant-hier les dernières
" consolations de la religion aux malheu-
" reux que les *sheds* de la Pointe St. Char-
" les abritent, lorsqu'il me sembla recon-
" naître l'auteur de tes jours dans une des
" victimes du typhus. Aussitôt que je
" m'approchai de ce pestiféré, il me deman-
" da :—Connaissez-vous monsieur Girard,
" négociant de cette cité ?—C'est mon
" père, lui répondis-je.—Votre père ?....

« Seriez-vous ce fils unique qui faillit se
« noyer dans le port que nous avons devant
« nous ?—Je le suis.—Le marin qui vous a
« sauvé la vie est celui qui vous parle.
« —Vous !.... vous !.... balbutiai-je, vi-
« vement préoccupé que j'étais de sa figu-
« re.—Voudriez-vous remettre cette lettre
« à monsieur Girard ? me demanda-t-il, en
« tirant d'un gousset un papier chiffonné.
« —Quel est votre nom ? m'informai-je.
« —On m'appelle *Lenoir*.—Lenoir !.....
« Lenoir !.... répétai-je plusieurs fois in-
« térieurement : il me semblait que ce nom
« ne m'était pas inconnu et qu'il était étroi-
« tement lié à quelque souvenir intéressant.
« Lenoir !.... m'écriai-je enfin, me rappe-
« lant d'un article de gazette que ta sœur
« m'avait autrefois fait lire ; ne vous êtes-
« vous pas emparé d'un vaisseau ?—Qui
« vous a informé de cette circonstance de
« ma vie ?—Les journaux.—Vous deviez
« être alors trop jeune pour lire les jour-
« naux ; d'ailleurs, s'il y avait aussi long-
« temps que vous eussiez appris cet événe-

ment, vous ne vous en rappelleriez plus
" maintenant.—Certainement ; mais il y a
" cinq ans, une personne me montra un im-
" primé qui contenait une grande coïnci-
" dence : votre portrait y étant donné et
" se trouvant être le même que celui de
" son père, de son père qui était mort de-
" puis plusieurs années. Telle est la pre-
" mière raison pour laquelle votre nom se
" grava dans ma mémoire ; il y en avait
" une autre : j'avais cru reconnaître dans
" un tableau qui représente l'homme auquel
" vous ressemblez les traits du généreux
" marin qui m'avait arraché des bras de la
" mort.—Comment s'appelle celui dont le
" visage a tant d'analogie avec le mien ?
" me demanda Lenoir avec une telle émo-
" tion, que je craignis qu'il ne fût pris de
" convulsions typhoïdes.—Monsieur Vigny,
" lui répondis-je.—Connaissez-vous l'état
" dans lequel se trouve actuellement sa fa-
" mille ?—Tous ses membres jouissent d'une
" excellente santé.—Quelle est leur situa-
" tion financière ?—Jusqu'à ces derniers

" temps, madame Vigny n'avait que de fai-
" bles revenus pour la faire subsister ainsi
" que ses enfants ; elle demeure à présent
" avec son fils, qui a épousé une riche héri-
" tière ; quant à sa fille, elle se mariera
" bientôt.—Et monsieur Pérault ?—Il est
" mort en fiançant son enfant au jeune Vi-
" gny.

" Durant cette conversation, Lenoir
" était très agité, tout son corps tremblait
" et un torrent de larmes inondaient ses
" joues. Incapable de se maîtriser davan-
" tage, il me saisit la main avec une éner-
" gie incroyable :—Monsieur Vigny et Le-
" noir, me dit-il, ne sont qu'un seul et même
" homme !.... —Le père d'Eugénie !...
m'écriai-je.—Et de Tancrède.....
" —Vous n'avez donc point péri dans un
" naufrage qui eut lieu sur les côtes de Ri-
" mouski ?..... Il y eut donc plus de trois
" hommes de sauvés ?—Il y en eut quatre.
" Je me fis passer pour mort, afin de me
" vouer sans aucune contrainte aux périls

« que j'affectionnais. Ma vie était bien
« coupable, puisque je la consumais en aven-
« tures sans but comme sans utilité, tandis
« que je laissais tomber dans la pauvreté
« une famille que j'aurais dû protéger et
« maintenir dans l'aisance....

« J'interrompis ton père en le priant de
« se confesser ; car j'étais assez initié à la
« marche du typhus pour m'apercevoir qu'il
« allait avoir une crise, qui serait peut-être
« la dernière. J'agissais prudemment :
« quelques minutes après, le terrible fléau
« lui faisait rendre l'âme dans mes bras.

« Ne conçois point d'inquiétudes quant
« aux funérailles de monsieur Vigny : elles
« ont été convenables. J'ai agi comme au-
« rait fait l'époux d'Eugénie, plutôt,
« comme un fils ; après mon père, n'est-ce
« pas au tien que je dois la vie ?

« Je déposai religieusement à son adresse
« la lettre que m'avait remise monsieur Vi-
« gny au début de la scène que je viens de
« te rapporter. Il y était question de te

" protéger et te procurer une place lu-
" crative dans un magasin, avec chance
" d'avancement.

" Tu recevras sous peu un petit paquet,
" que te remettra une personne de confian-
" ce. Il contiendra une chaîne et un mé-
" daillon d'or, qui ne sont autres que ceux
" que ton père avait donnés à ta sœur.
" Elle s'en est dépouillée par dévouement
" fraternel, afin de te mettre dans la possi-
" bilité de terminer tes études collégiales.
" Elle ignore que je les aie achetés : mon
" désir était de lui en faire cadeau lors de
" nos noces. Ce présent sera d'autant plus
" précieux pour elle, qu'il rappelle une no-
" ble action de monsieur Vigny. Tu rece-
" vras, de plus, une somme d'argent pour
" Eugénie, afin de lui faciliter son mariage
" avec le notaire Durand, puisque c'est le
" manque de moyens pécuniaires qui empê-
" che qu'il ne soit contracté. Je veux
" ainsi contribuer au bonheur de ta sœur ;
" mais comme je redoute sa délicatesse ex-

" cessive, je ne lui donne les bijoux qui ont
" été si longtemps l'objet de ses regrets
" qu'à condition qu'elle accepte la dot que
" je lui fais. Je suis heureux de coopérer
" à sa félicité, tout en regrettant profondé-
" ment mes erreurs, qui m'ont empêché
" d'être le frère de celui dont je me dis,
" avec orgueil, le meilleur ami."

" LOUIS GIRARD, PRÊTRE."

La lecture de cette lettre étonna tellement Tancrède, qu'il demeura quelques minutes sans avoir la conscience de son être.

Pauline, surprise de son silence, lui adressa plusieurs questions ; elle n'obtint aucune réponse : son époux semblait avoir perdu l'ouïe et l'usage de la parole.

Elle essaya de le tirer de ce mutisme, mais il se contenta de lui tendre la lettre.

Lorsque Pauline eut fini de la lire, Tancrède lui dit :—Pour ne pas renouveler les

chagrins de ma mère, en lui faisant pleurer une seconde fois la mort de son mari, que la mystérieuse entrevue qui a eu lieu entre lui et Eugénie soit toujours pour elle *une apparition*.

FIN

FELLUNA,

LA VIERGE IROQUOISE,

PAR ERASTE d'ORSONNENS.

A vendre au bureau de la *Guêpe*, No. 78, rue Notre-Dame.—Prix quinze sous.

OPINION DE LA PRESSE.

Nous accusons réception d'un pamphlet contenant une légende iroquoise sous le titre de *Felluna* et deux autres essais littéraires, dûs à la plume de M. E. d'Orsonnens. Nous conseillons à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices, de se procurer ce petit volume, etc.—*Le Pays.*

Nous allons publier une production originale d'un de nos compatriotes, M. E. d'Orsonnens. Sa nouvelle, intitulée : *Felluna*, fera, sans nul doute, plaisir à nos lecteurs ; elle est l'œuvre d'un jeune canadien qui témoigne d'une grande ardeur pour la littérature, etc.—*La Patrie.*

Nous accusons réception d'une brochure intitulée : *Felluna*, écrite avec beaucoup de talent par M. Eraste d'Orsonnens. Nous en recommandons avec plaisir la lecture.

Le Bas-Canada.

Nous offrons nos remercîments à l'auteur de *Felluna*, d'*Une résurrection*, etc., pour un exemplaire de cette amusante petite collection de littérature indigène.

Le Courrier de St. Hyacinthe.

FELLUNA.—Tel est le titre sous lequel s'annonce une élégante petite brochure contenant trois nouvelles canadiennes. Ces essais littéraires, dûs à M. E. d'Orsonnens, ont un grand mérite à nos yeux,—l'originalité. Cette qualité est bien précieuse dans un temps, comme le nôtre, où la multiplicité des livres ne prouve pas la fécondité des auteurs ; où tous les ouvrages d'imagination se ressemblent, parce que les écrivains conduisent toujours les lecteurs vers le même dénoûment,par un labyrinthe d'intrigues toujours les mêmes. Les trois productions mentionnées plus haut contiennent des scènes neuves, et le style en est plein de fraîcheur et de souplesse.

"La Vierge Iroquoise" est une œuvre que l'on doit classer avec les ouvrages américains de Cooper ; elle a cependant un cachet canadien distinctif. M. d'Orsonnens, en traçant cette esquisse indienne, a dramatisé avec talent une des pages les plus intéressantes de l'histoire des sauvages du Canada.—*L'Avenir.*

Opinion de la Presse
SUR
UNE APPARITION.

UNE APPARITION.—Les relations de l'auteur avec notre journal ne nous permettent point de lui décerner les éloges auxquels, d'après nous, lui donne droit son intéressant roman. Nous nous bornerons à faire remarquer à nos lecteurs ce que disait, dans une lecture publique, M. Emile Chevalier, qui a été pendant quelques années le porte-étendard de la littérature française en Canada. Cet écrivain distingué nomma M. Eraste d'Orsonnens comme un des meilleurs littérateurs français de l'Amérique. Nous rappellerons aussi à nos lecteurs que la *Ruche Littéraire* du mois d'avril 59 disait que MM. P. J. O. Chauveau, Eraste d'Orsonnens et Eugène Lécuyer sont nos trois écrivains qui obtiennent le plus de succès dans la littérature légère. Nos abonnés sont donc certains de se procurer un roman bien écrit en achetant celui de M. d'Orsonnens.

La Guêpe.

—L'*Epluchette de Blé-d'Inde* — l'un des chapitres d'*Une Apparition*—est une intéressante étude de mœurs canadiennes, écrite sans prétention, avec un style facile et agréable très approprié au sujet.

Les étrangers ou même les habitants de nos villes, en faisant la lecture de ce joli morceau, apprendront à connaître la population rurale du Bas-Canada. Le tableau de l'*Epluchette*, cette fête aimée de nos cultivateurs, est daguerréotypée. Les personnages sont peints avec des traits si accusés, leurs actions sont reproduites avec tant de vérité, que l'illusion est complète ; le lecteur peut se croire le spectateur de la scène que l'auteur présente aux yeux de son imagination.—*L'Avenir* du 27 nov. 1856.

UNE APPARITION est une peinture fidèle des mœurs canadiennes. Elle est écrite dans un style très estimable.

Montreal Witness, mars 1854.

—Nous accusons réception de la sixième *Veillée Littéraire Canadienne*. Nous n'avons pu encore donner à cette livraison toute l'attention qu'elle paraît mériter. Cependant, nous devons dire que nous y avons lu avec intérêt quelques pages d'une esquisse de mœurs canadiennes, (*Une Apparition*) non de mœurs supposées et tendant à dénigrer notre population, mais bien des mœurs réelles de nos campagnes morales. Tel est ce que paraît être l'ouvrage entier, si l'on en juge par la première partie.—*Minerve* du 21 février 1854.

ROMANS

d'Eraste d'Orsonnens.

SONT PUBLIÉS :

FELLUNA,

UNE APPARITION.

PARAITRONT PROCHAINEMENT :

LA TOMBE [illegible]USE,

LE

PARRICIDE HUR[illegible]

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Can 10318.1.30
Une apparition episode de l'emigra
Widener Library 006237770
3 2044 081 351 900